

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / avril 2020**

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable, nous
recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 11 : Communauté du peuple et race

Section 2 : pages 329 - 362 de l'édition de référence¹

L'antithèse par excellence de l'Aryen, c'est le Juif². Il n'existe guère de peuple au monde chez lequel l'instinct d'autoconservation est plus fortement développé que

¹ Il est important de souligner que ce que Hitler va exprimer dans les pages qui suivent sera cautionné par les plus hautes autorités scientifiques du *Reich* et notamment par le professeur de droit Carl Schmitt qui déclarera en 1936 en clôture d'un congrès des juristes allemands organisé par ses soins : « Je ne cesse de répéter instamment ma prière : lire dans *Mein Kampf* d'Adolf Hitler chaque phrase concernant la question juive, tout particulièrement ses développements sur la „dialectique juive”. Ce que des experts ont exposé dans notre congrès au cours de nombreuses interventions scientifiquement remarquables y est dit avec simplicité, de manière accessible à tout membre de notre communauté raciale populaire et de manière absolument exhaustive. Renvoyez toujours nos étudiants en droit à ces phrases du Führer » (in Carl Schmitt, « Die deutsche Rechtswissenschaft im Kampf gegen den jüdischen Geist », *Deutsche Juristen-Zeitung*, 15 octobre 1936, pp. 1193-1199 ; trad. fr. : « La science allemande du droit dans sa lutte contre l'esprit juif », revue *Cités*, 2/2003, pp. 173-180.

² Adolf Hitler n'a pas eu l'exclusivité d'une telle conception délirante. En France, dès 1903, les éditions « Librairie antisémite », 45 rue de Vivienne, Paris, publie *Les 19 tares corporelles visibles pour reconnaître un Juif* d'un certain Dr Celticus ; en 1940, le célèbre anthropologue George Montandon fait paraître aux Nouvelles Éditions Françaises (annexe de Denoël), un opuscule de 48 pages intitulé *Comment reconnaître le Juif ?*. Dans son important travail *Miroir de l'Occident. Le nazisme et la civilisation occidentale*, Paris, Toucan, 2014, Jean-Louis Vullierme montre (pp. 55-88) l'influence exercée sur le Führer par les antisémites américains Madison Grant (*La Disparition de la Grande Race* / 1916) et Henry Ford (*Le Juif international* / 1920). Ford était d'ailleurs cité dans *Mein Kampf* (deuxième tome, 1927, p. 298) comme étant le seul grand industriel (« ein einziger Großer ») à résister à la mainmise sans cesse croissante des juifs sur l'économie des USA jusqu'à ce que son nom disparaisse de l'ouvrage à partir de 1931 et soit remplacé par « seul un tout petit nombre » (« nur ganz wenige », cf. p. 723, ligne 18, de l'édition de référence de ma traduction).

chez celui qu'on dit élu³. Il n'est pas abusif de considérer que la meilleure preuve de cela est déjà en soi le simple fait que cette race existe encore. Où est la communauté ethnique qui, durant les deux derniers millénaires, aurait subi aussi peu de modifications de ses capacités intrinsèques, de son caractère, etc..., que la communauté juive ? Quelle communauté ethnique a somme toute vécu de plus grands bouleversements qu'elle — et est pourtant toujours ressortie à l'identique des plus terribles catastrophes ?⁴ De quelle volonté infiniment tenace de vivre, de perpétuer l'espèce, ces faits ne sont-ils pas l'expression !⁵

Les qualités intellectuelles du Juif se sont rodées au cours des millénaires. Il passe aujourd'hui pour « futé » et dans un certain sens il l'a été de tout temps. Cependant son intelligence n'est pas le résultat d'une évolution propre mais de leçons concrètes dues à des étrangers. De fait, l'esprit humain ne saurait grimper au sommet sans paliers ; à chaque pas pour s'élever, il a besoin de l'assise du passé, et ce au sens global où celle-ci ne peut se révéler qu'au travers de la culture générale. Toute pensée repose pour une part minime sur le savoir personnel, par contre en majeure partie sur les expériences des périodes précédentes. Le niveau culturel général fournit à l'individu — la plupart du temps sans qu'il y prenne garde — une telle abondance de connaissances préalables qu'il peut, avec un tel bagage, plus facilement continuer à faire quelques pas de son propre chef. Le garçon d'aujourd'hui par exemple grandit au milieu d'une véritable flopée de conquêtes techniques réalisées au cours des siècles derniers, de sorte que, comme s'il s'agissait d'une évidence, il ne prête absolument plus attention à quantité de choses qui, il y a cent ans, étaient encore une énigme pour les plus grands esprits, bien que cela soit pour lui d'une importance cruciale pour suivre et comprendre nos progrès dans tel et tel domaine. Si même un cerveau génial des années vingt du siècle dernier quittait aujourd'hui subitement sa tombe, il aurait, ne serait-ce qu'intellectuellement, plus de difficultés à trouver ses marques dans l'époque actuelle que ce n'est le cas pour un garçon de quinze ans d'aujourd'hui médiocrement doué⁶.

En effet, il lui manquerait toutes ces vastes connaissances de base que le contemporain d'aujourd'hui⁷ engrange pour ainsi dire inconsciemment au cours de son évolution au sein des manifestations respectives de la culture générale.

³ On remarquera que si l'instinct d'autoconservation est une vertu chez l'Aryen, il devient un vice chez les juifs ; voir à ce propos Kenneth Burke, « La rhétorique du *Combat* de Hitler », in *Littérature*, 84/1991, p. 88 Cf. également Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1991, p. 183 : « *Le peuple allemand dispose d'un instinct de conservation sain. C'est de lui que naissent des vertus comme l'héroïsme, la combativité et l'esprit de sacrifice. Le peuple juif, un peuple d'égoïstes individuels, laisse s'échapper toutes les vertus héroïques et compense ce manque en propageant l'idéologie du pacifisme, afin de paralyser la volonté de combat des races supérieures.* »

⁴ Dans l'ouvrage collectif *Politische Religion und Religionspolitik* (sous la direction de Gerhard Besier et Hermann Lübbe, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2005, p. 74), le politologue Claus-Ekkehard Bärsch fait remarquer que si Hitler s'en tenait à argumenter sur le mode social-darwiniste, il devrait logiquement saluer cette force d'autoconservation des juifs, mais ce serait là ne pas tenir compte de l'impact de la tradition chrétienne qui de tout temps a fait du « Juif » l'incarnation du Diable.

⁵ Cf. Alain Parrau, *Écrire les camps*, Paris, Belin, 1995, note 239 : « *Dans l'imaginaire nazi, la menace que représente les juifs tient précisément à leur aptitude exceptionnelle à la survie.* »

⁶ « *für einen mittelmäßig begabten Knaben von heute der Fall ist* » ; on aura remarqué que Hitler ne tient absolument pas compte des jeunes filles ; voir à ce propos l'étude certes ancienne mais toujours précieuse de Rita Thalmann, *Être femme sous le III^e Reich*, Paris, Laffont, 1982 ; voir aussi sous la direction de cette brillante germaniste-historienne les actes du colloque *Femmes et fascismes*, Paris, Tierce, 1987.

⁷ « *der Zeitgenosse von heute* ».

Dès lors que le Juif — pour les raisons qui vont s'ensuivre — n'a jamais possédé une culture qui lui soit propre, les fondements de son travail intellectuel lui ont toujours été fournis par d'autres. Son intellect s'est de tout temps développé au contact du monde culturel l'environnant.

Le processus inverse n'a jamais existé.

En effet, même si l'instinct d'autoconservation de la communauté ethnique juive n'est pas plus petit, mais plutôt encore plus grand que celui des autres communautés ethniques, si également ses capacités intellectuelles peuvent très facilement éveiller l'impression qu'elles ne le cèdent en rien aux aptitudes intellectuelles des autres races, on relève toutefois chez elle la complète absence du prérequis le plus essentiel pour être une entité culturelle : la disposition d'esprit idéaliste.

La volonté de sacrifice dans la communauté ethnique juive ne va pas au-delà du pur instinct d'autoconservation de l'individu⁸. Son esprit de cohésion, en apparence si fort, est basé sur un grégarisme très primitif dont font pareillement montre de nombreux autres êtres vivants sur cette terre. Remarquable à ce propos est le fait que l'instinct grégaire conduit toujours à se prêter mutuellement assistance seulement tant qu'un danger commun le rend utile ou inévitable. La même meute de loups qui vient tout juste d'assaillir collectivement sa proie s'éparpille de nouveau en animaux isolés une fois la faim apaisée. La même chose vaut pour les chevaux qui cherchent à se défendre de leur agresseur en faisant bloc, puis se dispersent dès le danger surmonté.

Il en va de même avec le Juif. Son sens du sacrifice n'est qu'apparence. Il n'est présent que tant que l'existence de chaque individu le rend absolument nécessaire. Mais sitôt que l'ennemi commun est vaincu, que le danger qui les menaçait tous est écarté, que la proie est mise en sécurité, l'harmonie qui en apparence règne entre les Juifs prend fin pour céder de nouveau la place aux tendances ataviques. Le Juif n'est uni que lorsqu'un danger commun l'y contraint ou lorsqu'il est alléché par un butin profitable à tous. Si ces deux motifs disparaissent, alors les caractéristiques d'un égoïsme des plus grossiers reprennent leurs droits et cette communauté ethnique si soudée se métamorphose en un tournemain en une horde de rats⁹ se livrant un combat sanglant¹⁰.

Si les Juifs étaient seuls en ce monde, ils étoufferaient tout autant dans la crasse et l'ordure que dans un combat haineux pour tenter de se flouer et de s'exterminer mutuellement, à moins que le manque total de tout sens du sacrifice qui s'exprime dans leur lâcheté ne fasse là encore du combat une comédie.

Il est donc fondamentalement faux de vouloir conclure du fait que les Juifs font bloc pour combattre — ou exprimé plus exactement pour dépouiller leurs prochains — qu'il existerait chez eux un certain esprit de sacrifice idéaliste.

Là encore, ce qui guide le Juif n'est rien d'autre que pur égoïsme individuel.

C'est ce qui explique que l'État juif¹¹ — qui est censé être l'organisme plein de vitalité de la conservation et de la multiplication d'une race — ne connaisse du point de vue

⁸ On sait pourtant que, durant la Première Guerre mondiale, les juifs allemands ont représenté plus de 18% des combattants du front (80 000) ; sur les 96 000 qui participèrent d'une manière ou d'une autre au conflit, 11% s'étaient engagés volontairement ; on estime à 12 000 le nombre de ceux qui y laissèrent la vie. Voir à ce propos Irene Harand (1900-1975), *Sein Kampf. Antwort an Hitler*, Vienne, autoéd., 1935, section « *Idealismus und Opfermut der Juden* » (réédition en langue allemande, Vienne, Ephelant, 2005 ; trad. fr.: *Son Combat. Réponse à Hitler*, Bruxelles et Vienne, s. éd., 1936).

⁹ « *Rotte von Ratten* » : métaphore allitérative ! Voir à cet égard la contribution de Arndt Kremer, in Karen Patrick Knutsen *et al.*, *Narratives of Risk – Narrative des Risikos*, Münster, Waxmann, 2012, p. 380.

¹⁰ Hitler se réfère ici à *l'Ancien Testament* où apparaissent plusieurs exemples d'union/désunion et de guerre fratricide.

territorial absolument aucune frontière. En effet, une délimitation spatiale définie d'une structure étatique suppose toujours une disposition d'esprit idéaliste de la part de la race constitutive de cet État¹², et tout particulièrement une compréhension de ce que signifie exactement le concept de travail. C'est précisément dans la mesure où cette attitude fait défaut que toute tentative de formation — voire de maintien — d'un État spatialement délimité est vouée à l'échec. De ce fait disparaît toutefois le fondement sur lequel seul une culture peut voir le jour.

Telle est la raison pour laquelle la communauté ethnique juive, en dépit de toutes ses qualités intellectuelles apparentes, ne possède pas pour autant une authentique culture, et notamment une culture qui lui soit propre. En effet, ce qui constitue aujourd'hui le semblant de culture du Juif est le bien des autres communautés ethniques, au demeurant corrompu en majeure partie entre ses mains.

Lorsqu'on juge de la position de la Juiverie en ce qui concerne la question de la culture humaine, il ne faut jamais perdre de vue comme caractéristique essentielle qu'il n'y a jamais eu d'art juif et qu'en conséquence il n'y en a pas non plus aujourd'hui, que particulièrement les deux reines de l'art, l'architecture et la musique, ne doivent rien d'originaire¹³ à la Juiverie. Ce qu'elle produit dans le domaine artistique relève ou bien du galvaudage, ou bien du vol intellectuel. Ainsi donc, il manque au Juif ces qualités qui distinguent les races bénies sur le plan créatif et par là même culturel.

À quel point le Juif ne fait que s'emparer de la culture d'autrui en l'imitant, ou plus exactement en la corrompant, c'est ce qui ressort du fait qu'on le trouve majoritairement dans l'art qui apparaît comme étant le moins tributaire de l'inventivité personnelle : l'art dramatique. Mais là encore, il n'est en réalité que le type même du « bateleur », ou mieux encore du singeur¹⁴; car là encore, il lui manque la maîtrise suprême qui fait la véritable grandeur ; là encore, il n'a rien du concepteur de génie mais reste le contrefacteur superficiel¹⁵ sans que pour autant toutes les astuces et ficelles qu'il met en œuvre puissent leurrer sur l'avitallité intrinsèque de ses dons de créateur¹⁶. Ici, la presse juive ne se fait pas faute d'apporter son appui le plus chaleureux en entonnant de tels Hosanna à la gloire du moindre bousilleur, fût-il d'une médiocrité extrême pourvu qu'il soit juif, que le reste du monde finit par

¹¹ « *Der jüdische Staat* » ; Hitler se démarque du titre du texte de Theodor Herzl (1860-1904) qui, lui, s'intitule *Der Judenstaat* (*L'État des juifs*, 1896) ; voir l'introduction de Claude Klein, pp. 5-11, in Theodor Herzl, *L'État des juifs*, Paris, La Découverte/Poche, 2003.

¹² « *Staatsrasse* » ; sur la spécificité de la terminologie nazie, voir Robert Michael / Karin Doerr, *Nazi-Deutsch / Nazi German : Lexicon of the Language of the Third Reich*, Westport (USA), Greenwood Press, 2002. ; le terme *Staatsrasse* y est défini p. 385, mais de façon trop restrictive (« *Dominant race of the Reich* ») si l'on tient compte de la façon dont vient de l'utiliser Hitler.

¹³ « *nichts Ursprüngliches* » : entendons que le « *jaillissement initial* » (*Ur-Sprung*) qui donne le coup d'envoi au processus créatif n'existe pas chez les Juifs. Le terme « *originaire* » se retrouve chez Martin Heidegger, notamment dans sa conférence donnée à plusieurs reprises en 1935-1936, *L'Origine de l'œuvre d'art (Der Ursprung des Kunstwerkes)*.

¹⁴ « *nur der „Gaukler“, besser der Nachäffer* » ; lorsque Hitler parle des Juifs, il dit communément *der Jude*, *le* Juif, de la même façon que l'on dit *le* Diable (voir Ralph Keyzers, *L'Intoxication nazie de la jeunesse allemande*, Paris, L'Harmattan, 2011) ; dans la bouche du Führer, le Juif est toujours *le* quelque chose : typologisation stigmatisante par l'article défini.

¹⁵ On appréciera le toupet de Hitler qui pratique ici très exactement ce qu'il reproche aux juifs : le plagiat ; en effet, il reprend ici tout un passage de l'argumentation utilisée par Richard Wagner dans son pamphlet antisémite, *La Juiverie dans la musique* (1850 et 1869) ; cf. *Das Judentum in der Musik*, in R. Wagner, *Gesammelte Schriften und Dichtungen*, vol. 5, Leipzig, Fritzsche, 1887, p. 70 : « ... kann der Jude nur nachsprechen, nachkünsteln, nicht wirklich redend dichten oder Kunstwerke schaffen ».

¹⁶ Voir Hinrich C. Seeba, « Lost in Translation », *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, 1/2010, p. 63.

réellement croire qu'il a affaire à un artiste alors qu'il ne s'agit en vérité que d'un misérable cabotin.

Non, le Juif n'a pas l'étoffe pour créer une quelconque culture du fait que n'est pas et n'a jamais été présent chez lui l'idéalisme sans lequel il ne saurait y avoir d'authentique progression de l'humain vers un niveau supérieur¹⁷. Voilà pourquoi son intellect n'agira jamais de façon constructive mais tout au contraire de façon destructrice, et peut-être tout au plus, dans quelques cas extrêmement rares, comme un aiguillon, mais alors en tant que prototype de la « force qui constamment veut le mal et constamment produit le bien »¹⁸.

Du fait que le Juif n'a jamais possédé un État ayant une délimitation territoriale définie et par conséquent n'a jamais eu non plus une culture qui lui soit propre, on s'est imaginé qu'il s'agissait là d'une communauté ethnique à classer dans la catégorie des nomades. C'est une erreur aussi grossière que dangereuse. Le nomade possède bel et bien un espace vital¹⁹ avec des frontières définies, simplement il ne l'exploite pas en tant que paysan sédentaire, mais vit du produit de ses troupeaux avec lesquels il sillonne son territoire. La raison manifeste pour cela est à situer dans la fertilité restreinte d'un sol qui tout simplement n'autorise pas qu'on s'y établisse. Mais la cause plus profonde réside dans la non-adéquation entre culture d'une époque ou d'une communauté ethnique en matière de technicité et pauvreté naturelle d'un espace vital. Il y a des territoires où ce n'est que grâce à sa technicité développée au cours de plus d'un millier d'années que l'Aryen est²⁰ lui aussi en mesure de se rendre maître de vastes étendues de sol dans des colonies autonomes et de subvenir à partir d'elles aux besoins de la vie. S'il ne possédait pas cette technicité, il lui faudrait ou bien fuir ces territoires, ou bien lui aussi y vivre misérablement en tant que nomade en perpétuelle errance, à supposer que son éducation et son accoutumance millénaires à la sédentarité ne lui fassent pas apparaître cela comme tout simplement insupportable. Il importe d'avoir à l'esprit qu'à l'époque de la colonisation du continent américain nombre d'Aryens se sont battus pour survivre en tant que trappeurs, chasseurs, etc..., et ce le plus souvent en assez grandes troupes avec femmes et enfants, se déplaçant constamment, de sorte que leur existence était en tout point similaire à celle des nomades. Mais dès que leur nombre en augmentation et de meilleurs outils de travail²¹ permirent de défricher le sol sauvage et de tenir tête aux indigènes, toujours plus de colonies surgirent dans le pays²².

¹⁷ Ce qui, à en croire le professeur Richard Weikart (*Hitler's Ethic. The Nazi Pursuit of evolutionary Progress*, Basingstoke (USA), Palgrave Macmillan, 2009), aurait été l'ambition suprême du Führer.

¹⁸ Méphistophélès à Faust, in Goethe, *Faust I*, scène « Cabinet d'étude 1 ».

¹⁹ « *Lebensraum* ».

²⁰ Pour ce passage, Hitler utilise le présent... Heurté par cette incohérence des temps, l'auteur de la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 159), a opté pour le passé composé.

²¹ Et non pas « *des ressources plus abondantes* » comme le dit la traduction française « classique » (ibid.)

²² On sait que Hitler aimait lire les romans de James Fenimore Cooper (*Les Histoires de Bas-de-cuir*, en allemand *Lederstrumpf-Erzählungen*) et de Karl May (cf. Timothy Ryback, *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, Paris, Livre de Poche; 2010). Il n'est pas à exclure qu'il ait pu connaître le livre de Nikolaus Hesse, *Das westliche Nordamerika in besonderer Beziehung auf die deutschen Einwanderer in ihren landwirtschaftlichen, Handels- und Gewerbeverhältnissen*, Paderborn, Wesener, 1838. Concernant le sujet, on lira avec profit l'article de Jawad Daheur, « L'imaginaire de la forêt américaine et l'expérience de l'altérité sauvage dans l'espace germanophone », in Christine de Gemeaux et al., « *Civiliser* » le monde, « *ensauvager* » l'Europe, Paris, Le Manuscrit, 2017.

Il est probable que l'Aryen aussi a été d'abord un nomade et s'est sédentarisé avec le temps, et ce pour la bonne raison qu'il n'avait rien de commun avec le Juif !²³ Non, le Juif n'est pas un nomade ; car le nomade aussi avait déjà une posture définie vis-à-vis du concept de « travail »²⁴, laquelle était à même de servir de base pour une évolution ultérieure dans la mesure où les prérequis intellectuels nécessaires à cela étaient présents. La notion d'idéalisme, bien que sous forme infiniment diluée, est cependant présente chez lui, raison pour laquelle il est certes possible qu'il apparaisse en tout son être comme étranger aux populations aryennes, mais aucunement antipathique. Chez les Juifs par contre, cette façon de concevoir les choses est totalement absente ; c'est pourquoi il ²⁵ n'a jamais été un nomade, mais un parasite dans le corps des autres communautés ethniques²⁶. Qu'il en vienne parfois à quitter ce qui a été jusqu'alors son espace vital ne relève pas de son intention mais est le résultat de l'expulsion qu'il subit épisodiquement de la part des populations d'accueil dont il ne s'est pas privé d'abuser. Cependant sa dissémination est un phénomène typique pour tous les parasites ; il cherche sans cesse un nouveau sol nourricier pour sa race.

Mais cela n'a rien à voir avec du nomadisme en raison du fait que le Juif ne songe nullement à évacuer un territoire qu'il a occupé ; bien au contraire, il reste là où il est implanté et ce, en y étant tellement incrusté que même en usant de la force il est plus que difficile de l'en chasser²⁷. Son expansion vers des pays sans cesse nouveaux ne se produit qu'au moment où y sont présentes certaines conditions favorables à son existence sans que cela l'amène pour autant — comme le fait le nomade — à changer ce qui a été jusqu'ici son lieu de résidence²⁸. Il est et reste l'éternel parasite, celui qui vit aux dépens d'autrui et qui, tel un bacille nocif, ne cesse de se répandre dès lors qu'un sol nourricier favorable l'y invite. Mais sa présence a également un effet similaire à celui de tout organisme parasite : là où il se manifeste, l'ethnie qui l'a accueilli²⁹ s'éteint à plus ou moins longue échéance.

²³ Traduction sur la base du commentaire de Jens-Uwe Guettel, in Ulrike Jureit *et al.*, *Umkämpfte Räume*, Göttingen, Wahlstein, 2016, pp. 289-291.

²⁴ Voir Michael Wildt, « Der Begriff Arbeit bei Hitler », in Marc Buggeln / Michael Wildt *et al.*, *Arbeit im Nationalsozialismus*, Oldenburg, de Gruyter, 2014, pp. 3-24.

²⁵ « *Bei den Juden hingegen [...]* ; « *Er war deshalb...* » (p. 334, l. 10-11).

²⁶ Cf. « *Parasit* », in Cornelia Schmitz-Berning, *Vokabular des Nationalsozialismus*, Berlin, de Gruyter, 2007, pp. 460-463 ; voir aussi Alexander Bein, « Der jüdische Parasit », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 2/1965, pp. 121-149.

²⁷ Ce qui a toujours effaré Hitler, c'est que les juifs soient toujours là malgré ce que l'on a pu leur faire subir en Allemagne ; éclairant à cet égard, le livre d'Amos Elon, *The Pity of It All : A Portrait of Jews in Germany (1743-1933)*, Londres, Penguin, 2004.

²⁸ Hitler reprend ici le mythe de l'ubiquité sournoise (« *Ils sont nulle part, Ils sont partout !* ») et manipulatrice des Juifs qui seraient aux manettes d'une « *guerre invisible* » (expression que l'on retrouve chez Heidegger ; cf. Sidonie Kellerer in *Revue de métaphysique et de morale*, 2016/4, pp. 479-496, § « L'antisémitisme entre les lignes ») pour dominer le monde (voir ce qu'écrivait à ce propos — plusieurs années avant la parution de *Mein Kampf* — Lucien Wolf, *The Myth of the Jewish Menace in World Affairs*, New York, Macmillan, 1921). Ce mythe d'une conjuration juive qui s'appuierait simultanément sur le capitalisme et le socialisme est né en grande partie sous la plume de Hermann Goedsche, auteur en 1868, sous le pseudonyme de Sir John Retcliffe, du roman *Biarritz* dont le chapitre intitulé « Dans le cimetière juif de Prague » fut largement diffusé sous forme de brochure par les mouvements antisémites avant d'être relayé par *Les Protocoles des Sages de Sion* (voir Wolfgang Benz, *Die Protokolle der Weisen von Zion*, Munich, Beck, 2007).

²⁹ « *Wirtsvolk* » ; on pourra comparer ce qu'écrivit ici Hitler avec ce qu'écrivait dès 1918 le psychiatre/psychothérapeute helvétique Carl Gustav Jung dans son essai *De l'inconscient (Über das Unbewusste*, § 18) ; sur ce point, voir Carrie B. Dohe, *Jung's Wandering Archetype. Race and Religion in Analytical Psychology*, Londres / New York, Routledge, 2016, pp. 135-137. Concernant la proximité ultérieure de Jung avec le régime nazi, tout au moins jusque vers 1937-1938, voir *Médecine*

Ainsi le Juif a de tous temps vécu dans les États constitués par d'autres communautés ethniques et y a formé son propre État, lequel avait toutefois pour habitude de naviguer masqué sous la dénomination de « congrégation religieuse » tant que les circonstances extérieures n'étaient pas propices à un dévoilement intégral de sa nature. Mais s'il en venait à se croire assez fort pour pouvoir se passer de ce camouflage, alors il tombait inmanquablement le masque pour être soudain ce que beaucoup d'autres³⁰ n'avaient antérieurement voulu ni croire ni voir : le Juif.

Dans la vie du Juif en tant que parasite dans le corps d'autres nations et États, il y a sous-jacente une caractéristique qui a jadis motivé la sentence déjà citée de Schopenhauer selon laquelle le Juif est « le grand maître en matière de mensonge »³¹. Son existence pousse le Juif à mentir, et même à perpétuellement mentir, tout comme ne peut se dispenser de se vêtir chaudement l'habitant des contrées nordiques.

Sa vie au sein d'autres communautés ethniques ne peut résister au temps que s'il réussit à faire germer l'opinion qu'il s'agit en ce qui le concerne non pas d'une entité raciale, mais bel et bien d'une « congrégation religieuse », encore que particulière.

Mais c'est le premier grand mensonge.

Pour poursuivre son existence en tant que parasite des communautés ethniques³², il est contraint d'en passer par le reniement de son essence intime. Plus l'individu juif est intelligent, plus cette supercherie lui réussira. Oui, cela peut aller si loin que d'importantes tranches de l'ethnie d'accueil finiront par croire sérieusement que le Juif est vraiment un Français ou un Anglais, un Allemand ou un Italien, quoique de confession particulière. Ce sont notamment les services de l'État, toujours animés semble-t-il par la fraction historique de la sagesse³³, qui sont le plus facilement victimes de cette infâme tromperie. La pensée autonome va même parfois dans ces milieux jusqu'à passer pour un péché à l'encontre du sacro-saint progrès, de sorte qu'il n'y a pas à s'étonner si par exemple un ministère d'État bavarois n'a aujourd'hui encore pas le moindre soupçon du fait que les Juifs appartiennent à une entité ethnique et non à une « confession »³⁴, bien qu'un simple coup d'œil au monde de la

et nazisme, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 62-63, 129-131 ; cf. également la *Kölnische Zeitung* du 13 octobre 1937 qui relate en détail le vibrant hommage rendu à Jung au congrès de psychothérapie de Copenhague par son disciple allemand Gustav Schmalz (1884-1959), membre du Parti national-socialiste depuis 1933 ; voir aussi Walther von Hollander, *Der Mensch über vierzig – Neuer Lebensstil im neuen Lebensalter*, Berlin, Deutscher Verlag, 1938, pp. 173-175 (à propos de cet auteur : Lu Seegers, « Walther von Hollander als Lebensberater für Ehe und Familie im Dritten Reich und nach 1945 », in Elisabeth Harvey, Johannes Hürter *et al.*, *Private Life and Privacy in Nazi Germany*, Cambridge Univ. Press, 2019, p. 200 sq.).

³⁰ C'est-à-dire les philosémites ; voir à ce propos Eberhard Demm, in *Subversion et création dans les pays de langue allemande*, CIEREC Univ. Saint-Étienne, 1992, p. 109 sq.

³¹ Cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, chap. 10, section 1, p. 7, note 23.

³² Voir l'article d'Alexander Bein (note 26). On situe généralement à l'origine de la notion de « parasitisme social » les travaux sur les fourmis et les termites de l'entomologiste et universitaire munichois, Karl Escherich (1871-1951) ; membre du Parti nazi dès 1921, il participera au putsch hitlérien de novembre 1923 (cf. Ernst Klee, *Das Personenlexikon zum Dritten Reich*, Francfort/Main, Fischer, 2005, p. 140).

³³ « *ja immer von dem historischen Bruchteil der Weisheit beseelt zu sein scheinen* ».

³⁴ En octobre 1923, le Commissaire général de l'État bavarois avec « plein pouvoir exécutif », Gustav von Kahr, avait lancé des mesures antisémites rigoureuses ; il s'était toutefois essentiellement limité à expulser les juifs en provenance de l'Est, ce qui pour Hitler était très insuffisant (cf. Reiner Pommerin, « Die Ausweisung von „Ostjuden“ aus Bayern 1923 », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 1986/3, p. 336 : « *Aus der Sicht Hitlers [...] mußte es so scheinen, als ob Kahr den Rassenantisemitismus, den Hitler vertrat, überhaupt nicht verstanden und deshalb nicht ernst genommen hatte* »). À partir de la fin juin 1924, Heinrich Held (parti du catholicisme radical BVP), nouveau chef du gouvernement régional et ministre des Affaires extérieures (pouvoir élargi à plusieurs domaines concernant les affaires

presse entre les mains de la Juiverie suffirait à immédiatement révéler cela, même pour l'esprit le plus modeste. Il est vrai que « L'Écho juif »³⁵ n'est pas encore le Journal Officiel et en conséquence n'a aucune importance pour l'entendement d'un tel potentat gouvernemental³⁶.

La Juiverie a toujours été une entité ethnique possédant des spécificités raciales définies et jamais une religion³⁷, seulement elle a, pour progresser, été amenée à très tôt rechercher un moyen susceptible de distraire toute attention embarrassante concernant les siens. Mais quel moyen aurait été plus approprié et à la fois plus inoffensif que l'adoption, en le récupérant, du concept de congrégation religieuse³⁸? Car là encore tout est emprunté, disons même volé — De par l'essence originnaire qui est la sienne, le Juif ne saurait disposer d'une institution religieuse, ne serait-ce que pour la raison que toute forme d'idéalisme lui fait défaut et qu'en conséquence la croyance en un au-delà lui est également étrangère. Mais il n'est pas possible d'un point de vue aryen de s'imaginer une religion à laquelle manquerait sous une forme quelconque la conviction que la vie se poursuit après la mort. Effectivement le Talmud n'est pas un livre qui prépare à l'au-delà, mais seulement à une vie pratique et supportable ici-bas.

La doctrine religieuse juive est en premier lieu une prescription visant au maintien de la pureté du sang de la Juiverie et à régler les rapports des Juifs entre eux, mais plus encore avec le reste du monde, autrement dit avec les non-Juifs. Mais là encore il ne s'agit nullement de problèmes éthiques, mais bel et bien d'ordre économique extraordinairement prosaïques. Sur la valeur morale de l'enseignement religieux juif, il existe aujourd'hui et il a existé de tous temps des études passablement circonstanciées³⁹ (pas du côté juif ; les bourrages de mou⁴⁰ sur cette question dus aux Juifs eux-mêmes sont naturellement en adéquation avec leur dessein) qui, dans une perspective aryenne, font apparaître ce type de religion comme franchement inquiétant. Cependant la meilleure caractérisation, c'est le produit de

intérieures) affirme le caractère chrétien de la Bavière et refuse — de concert avec l'archevêque de Munich, Michael Faulhaber — la forme raciale de l'antisémitisme (*Rassenantisemitismus*) tout en ne condamnant pas la traditionnelle judéophobie théologico-religieuse ; ces deux autorités — politique et religieuse — accrédiétaient donc officiellement l'idée que le judaïsme constituait une religion et non un groupe ethnique.

³⁵ « *Das Jüdische Echo* », journal sioniste munichoïse publié entre 1913 et 1933 par Helene Hanna Cohn et Ignaz Emrich.

³⁶ « *eines solchen Regierungspotentaten* » ; sans le nommer (le *Führer* est à la prison bavaroise de Landsberg d'où il espère être libéré par anticipation), Hitler lance ici une pique à l'encontre de Heinrich Held (note 34) ; on aura noté l'incohérence stylistique : Hitler parle d'un *bayerisches Staatsministerium* (ministère d'État bavarois) pour ensuite s'exprimer comme s'il avait précédemment utilisé le mot *Staatsminister* (ministre).

³⁷ Déjà le 16 septembre 1919, Hitler, alors chargé par ses supérieurs de conférences sur le judéo-bolchevisme auprès des prisonniers de guerre allemands rapatriés, avait écrit dans une lettre (§ 2) adressée au soldat Adolf Gemlich : « *En premier lieu, la Juiverie est sans restriction une race et pas une congrégation religieuse* » ; voir « Adolf Hitler, Gutachten über den Antisemitismus, 1919 erstellt im Auftrag seiner militärischen Vorgesetzten », *NS-Archiv. Dokumente zum Nationalsozialismus*, Jürgen Langowski, 2019.

³⁸ Voir John M. Steiner, *Power Politics and Social Change in National Socialist Germany*, La Haye, Mouton, 1975, pp. 111-113 ; Gerhard Besier, Hermann Lübke *et al.*, *Politische Religion und Religionspolitik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2005, p. 73 sq. ; Claus-Ekkehard Bärsch, *Überlegungen und Thesen zu den Begriffen Philosemitismus und Philojudaismus*, hagail.com (partie intitulée « Der Antisemitismus in Hitlers *Mein Kampf* »).

³⁹ Concernant les auteurs auxquels Hitler fait allusion, voir Roman Töppel, « „Peuple et race“. Aux sources de l'antisémitisme de Hitler », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 1/2018, pp. 27-56.

⁴⁰ « *Schwefeleien* » ; de l'autrichien « *schwefeln* » (et non *schwafeln*) ; cf. *anschweifeln* : enfumer (au sens de tromper par des mensonges).

cette éducation religieuse qui la fournit : le Juif en personne. Sa vie n'est que de ce monde et son esprit est intrinsèquement aussi étranger au christianisme authentique que son être l'était deux mille ans auparavant aux yeux du grand fondateur de la nouvelle doctrine lui-même. Il faut dire que celui-ci ne fit jamais mystère de son sentiment vis-à-vis du peuple juif, allant même si nécessaire jusqu'à se saisir du fouet pour expulser du temple du Seigneur⁴¹ cet adversaire de tout le genre humain qui, dès cette époque comme toujours, ne voyait dans la religion qu'un moyen pour mener son existence mercantile. À la suite de quoi le Christ, on le sait, fut crucifié⁴², alors que nos politiciens chrétiens actuels s'avilissent à mendier les voix juives lors des élections et cherchent ultérieurement à s'entendre sur des magouilles politiques avec des partis juifs athées, et ce au détriment de leur propre communauté ethnique⁴³.

C'est sur ce premier et suprême mensonge, selon lequel la Juiverie ne serait pas une race mais une religion, que s'édifient alors inmanquablement toute une série de nouveaux mensonges. Parmi ceux-ci, on compte notamment le mensonge ayant trait à la langue du Juif⁴⁴. Elle n'est pas pour lui le moyen d'exprimer ses pensées, mais le moyen de les dissimuler. En parlant français, il pense en juif, et lorsqu'il tourne des vers en allemand⁴⁵, il ne fait qu'extérioriser l'essence de son ethnicité.

Tant que le Juif n'est pas devenu le maître des autres communautés ethniques, il se voit bon gré mal gré forcé de parler leur langue ; mais sitôt que celles-ci seraient ses esclaves, il leur faudrait toutes apprendre une langue universelle (p. ex. l'espéranto !) de manière à ce que, grâce à ce moyen supplémentaire, la Juiverie puisse les soumettre plus facilement encore !

À quel point toute l'existence de cette ethnie repose sur un constant mensonge, c'est ce qui est montré de façon incomparable dans les « Protocoles des Sages de Sion »⁴⁶ auxquels les Juifs vouent une détestation sans borne. Il s'agit d'un faux, ne cesse de gémir à tout vent le « Journal de Francfort »⁴⁷ ; ce qui constitue la meilleure

⁴¹ Cf. *Évangile selon Saint-Jean*, II / 13-16 ; le fouet n'apparaît pas chez les autres évangélistes (*Matthieu*, XXI / 12-17 ; *Marc* XI / 15-19 ; *Luc*, XIX / 45-48).

⁴² Dans *Le Mythe du XX^e siècle (Der Mythos des 20. Jahrhunderts)* [1930], Munich, Hohenzeichen, éd. 1936) explique (p. 604) que « le mouvement de la rénovation allemande » doit redonner à Jésus sa « stature virile » de combattant qui a été totalement dénaturée ; il appartiendra aux « prêtres de l'Église Allemande de propager au sein de leurs paroisses » (« den Geistlichen der Deutschen Kirche innerhalb ihrer Gemeinden zu verbreiten ») une image héroïque et aryenne de Jésus (*ibid.*, p. 616-617).

⁴³ Sont essentiellement visés ici les politiciens du *Zentrum* (Centre catholique) qui participent au plus haut niveau au gouvernement de la République de Weimar alors que celle-ci est pour Hitler la matérialisation de la trahison judéo-marxiste de 1918 (cf. la « légende du coup de poignard dans le dos »).

⁴⁴ Cf. le slogan nazi « *Quand le Juif parle allemand, il ment* » ; voir à ce propos Arndt Kremer, *Deutsche Juden – Deutsche Sprache*, Berlin, de Gruyter, 2007, pp. 119-128. Dans *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992, p. 258, Louis Dupeux rappelle la conférence prononcée sur ce thème par Wilhelm Stapel (1882-1954), rédacteur en chef du mensuel *Deutsches Volkstum*.

⁴⁵ On pense ici au « Juif » Heinrich Heine dont la célèbre *Lorelei*, à défaut de pouvoir être interdite, fut attribuée sous le troisième Reich à un « auteur inconnu » ; voir Dietmar Goltschnigg, Hartmut Steinecke *et al.*, *Heine und die Nachwelt*, vol. 2, Berlin, Schmidt, 2008, p. 91 sq., ainsi que p. 275 sq. (texte d'Alfred Rosenberg), p. 297 sq. (texte de Julius Streicher), p. 322 sq. (texte de Josef Nadler), p. 326 sq. (texte de Wilhelm Stapel).

⁴⁶ Voir sur phdn.org : « Les Protocoles des Sages de Sion, une étude de Damien Cottier dans le cadre du séminaire „L'antisémitisme moderne” du prof. Philippe Burrin, Genève, le 22 janvier 2002 » ; cf. également Wolfgang Benz, *Die Protokolle der Weisen von Zion*, Munich, Beck, 2016.

⁴⁷ « *Frankfurter Zeitung* » ; fondé en 1866 par le banquier d'origine juive Leopold Sonnemann (1831-1909), puis dirigé par son petit-fils Heinrich Simon (1880-1941) ; quotidien de tendance libérale

preuve d'authenticité. Ce que beaucoup de Juifs peuvent faire inconsciemment est exposé là avec une pleine conscience. Mais c'est cela qui importe. Il est absolument dépourvu d'intérêt de savoir de quel cerveau juif ces révélations sont issues, mais ce qui est déterminant, c'est qu'elles lèvent le voile — avec une sûreté à carrément frémir d'horreur — sur l'essence et l'activité de l'ethnie juive, et en établissent la cohérence ainsi que les objectifs ultimes. C'est toutefois la réalité qui leur rend le mieux justice. Pour quiconque examine l'évolution historique des derniers siècles à la lumière de ce livre⁴⁸, les vociférations de la presse juive deviennent aussitôt compréhensibles. En effet, le jour où ce livre sera devenu le bien commun d'une nation, la menace juive pourra être considérée comme brisée⁴⁹.



Pour connaître le Juif, le mieux est d'étudier le chemin qu'il a pris au sein des autres communautés ethniques et au cours des siècles. Il suffit de suivre cela à la lumière d'un seul exemple pour en arriver aux conclusions qui s'imposent. Sachant que son cheminement fut toujours et de tous temps le même, et qu'aussi les populations qu'il ronge n'ont en rien changé, il apparaît judicieux pour une telle étude de décomposer son évolution en séquences bien définies que, dans le cas présent, je vais pour plus de facilité désigner par des lettres.

Les premiers Juifs sont arrivés en Germanie⁵⁰ au fur et à mesure de la progression des Romains et ce, comme toujours, en tant que marchands. Mais ils semblent avoir de nouveau disparu durant la tourmente des Grandes Invasions, et c'est ainsi qu'on est en droit de considérer l'époque de la première formation des États germaniques comme étant le début de la nouvelle et durable judaïsation de l'Europe centrale et nordique. Une évolution se mit en marche qui fut toujours la même ou tout au moins similaire chaque fois que quelque part les Juifs rencontraient des populations aryennes.



a - Avec la naissance des premières colonies stables, le Juif fait subitement son « entrée en scène ». Il arrive en tant que marchand et n'attache dans les premiers temps que peu d'importance à la dissimulation de son ethnicité. Il est encore un Juif, en partie aussi sans doute du fait que la différence raciale extérieure entre lui et l'ethnie qui l'accueille est trop grande, que ses connaissances linguistiques sont encore trop restreintes, que l'ethnie d'accueil constitue un ensemble trop hermétique pour qu'il ose prétendre apparaître comme autre chose qu'un marchand étranger. Compte tenu de sa flexibilité et de

accordant une importante place à la vie culturelle. De nombreux collaborateurs de la *Frankfurter Zeitung* étaient d'ascendance juive (Theodor Wiesengrund Adorno, Walter Benjamin, Ernst Bloch, Alfred Döblin, Lion Feuchtwanger, Siegfried Kracauer, Stefan Zweig, etc...).

⁴⁸ Hitler a à sa disposition la traduction des *Protocoles* publiée sous le pseudonyme de Gottfried zur Beck par le journaliste et éditeur antisémite Ludwig Müller sous le titre *Die Geheimnisse der Weisen von Zion (Les Secrets des Sages de Sion)*, Charlottenburg, Auf Vorposten, 1920 ; il connaît également le texte d'Alfred Rosenberg, *Die Protokolle der Weisen von Zion und die jüdische Weltverschwörung (Les Protocoles des Sages de Sion et la conjuration mondiale juive)*, Munich, Deutscher Volksverlag, 1923).

⁴⁹ C'est ce que cherchera à accréditer le film prétendument « documentaire » *Der ewige Jude (Le Juif éternel)*, produit en 1940 par Fritz Hippler sous l'égide de l'Office de propagande du Parti national-socialiste dirigé par Hugo Fischer (1902-1979).

⁵⁰ Pour une présentation authentiquement historique, voir Arno Herzig, *Jüdische Geschichte in Deutschland*, Bonn, Schriftenreihe der Bundeszentrale für politische Bildung, 2005 ;

l'inexpérience de l'ethnie qui l'accueille, conserver son caractère de Juif ne présente pour lui aucun inconvénient mais au contraire plutôt un avantage ; on se montre aimable envers l'étranger.

b - Petit à petit, il se met tranquillement à s'occuper d'économie, pas en tant que producteur, mais exclusivement en tant qu'intermédiaire. De par son habileté commerciale millénaire, il se montre largement supérieur aux Aryens encore peu dégourdis, mais surtout d'une honnêteté sans limites, de sorte qu'en très peu de temps le commerce menace de devenir son monopole. Il commence par prêter de l'argent et ce, comme toujours, à des taux usuraires. C'est effectivement lui qui crée par là même la pratique du prêt à intérêt. Le danger de ce nouveau dispositif n'est tout d'abord pas décelé, et on va même jusqu'à s'en féliciter en raison des avantages momentanés qu'il offre.

c - Le Juif s'est complètement sédentarisé, c'est-à-dire qu'il colonise dans les villes et les bourgs des quartiers spécifiques et forme de plus en plus un État dans l'État. Il conçoit le commerce ainsi que l'ensemble des opérations financières comme son privilège inaliénable dont il tire profit sans ménagement.

d - Les transactions financières et le commerce sont intégralement devenus son monopole. Sa pratique des intérêts usuraires finit par susciter la résistance ; son impudence coutumière⁵¹, en se renforçant, l'indignation ; sa richesse la jalousie. La coupe déborde lorsqu'il en vient à inclure la terre et le sol dans le cadre de ses objets commerciaux et les avilit en les réduisant à une marchandise vendable, ou pour mieux dire négociable⁵². Vu que lui-même ne cultive pas le sol mais le considère comme un simple bien exploitable sur lequel le paysan peut bien rester dès lors qu'il accepte le racket le plus abject de la part de celui qui est à présent son maître, l'aversion à son endroit se tourne peu à peu en haine ouverte. Sa tyrannie vampirique prend des proportions telles qu'on en arrive à des actes de violence à son égard. On commence à regarder l'étranger de plus en plus près et on lui découvre des caractéristiques et des manières d'être toujours plus répugnantes, jusqu'à ce que la fracture soit consommée.

Dans les périodes d'extrême misère, la rage à son encontre finit par éclater et les masses dépouillées et ruinées ont recours à leurs propres moyens pour se défendre contre ce fléau de Dieu. Elles ont appris à le connaître au cours des siècles et ressentent le simple fait qu'il existe comme une calamité semblable à la peste⁵³.

e - Mais maintenant le Juif commence à révéler son véritable caractère. Usant d'une répugnante flagornerie, il s'insinue auprès des gouvernants, fait travailler son argent, et s'assure de la sorte le renouvellement de la lettre de franchise qui lui permet de continuer à spolier ses victimes. Même si parfois la fureur populaire s'enflamme contre cette éternelle sangsue, cela ne l'empêche pas le moins du

⁵¹ Sur l'association « Impudence / Juif » (*Frechheit / Jude*), voir Monika Schwarz-Friesel, Jehuda Reinharz, *Die Sprache der Judenfeindschaft im 21. Jahrhundert*, Berlin, de Gruyter, 2013, pp. 186-187.

⁵² D'où la loi du 23 septembre 1933 sur le domaine rural héréditaire (*Erbhofgesetz*). Déjà le *Programme de la NSDAP* de février 1920 exigeait (point 17) l'interdiction de toute spéculation foncière.

⁵³ Durant la « peste noire » qui frappa le territoire allemand entre 1349 et 1351, les communautés juives avaient été accusées d'être responsables de la pandémie et décimées par de violents pogroms (cf. Heinrich Graetz, *Geschichte der Juden*, vol. 7 [1863], Berlin, Arani, 1996).

monde de réapparaître quelques années après à l'endroit qu'il venait de quitter et d'y reprendre à zéro son ancienne existence. Aucune persécution n'a le pouvoir de le détourner de sa tendance naturelle à exploiter les gens, aucune de le chasser définitivement ; une fois la tempête passée, il est bientôt de retour, et ce en ayant en rien changé.

Pour au moins empêcher que l'irréparable ne soit consommé, on commence à soustraire le sol à ses mains d'usurier en lui en rendant tout simplement l'acquisition impossible par la loi.

f - À mesure qu'augmente le pouvoir des princes, il se met à toujours plus se presser auprès d'eux. Il mendie des « lettres de franchise » et des « privilèges » que, en échange d'un paiement approprié, il obtient de bonne grâce de ces messires en perpétuelles difficultés financières⁵⁴. Quoi que cela lui coûte, il récupère en peu d'années son investissement par le biais des intérêts et des intérêts composés. Une véritable sangsue qui se fixe sur le corps du malheureux peuple et qui ne peut en être détachée jusqu'à ce que les princes eux-mêmes aient de nouveau besoin d'argent et en viennent en personne à lui soutirer le sang dont il s'est gorgé.

Ce jeu se renouvelle constamment et en la circonstance le rôle de ceux qu'il est convenu d'appeler les « princes allemands » est tout aussi lamentable que celui des Juifs eux-mêmes. Ils furent réellement pour leurs chers concitoyens un châtiment de Dieu, tous ces messires, et ils ne trouvent leur équivalent que chez certains ministres de l'époque actuelle.

C'est aux princes allemands que la nation allemande doit de n'avoir pas pu se délivrer définitivement du péril juif. Malheureusement les choses en sont restées par la suite au même point, si bien que ce qui s'est abattu sur eux du fait du Juif n'a été que le salaire mille fois mérité des péchés un jour commis envers leurs concitoyens. À avoir pactisé avec le diable, ils ont atterri chez lui⁵⁵.

g - C'est ainsi qu'en embobinant les princes, il les a menés à leur perte. Lentement mais sûrement, leur position vis-à-vis de leurs concitoyens s'effrite dans la mesure où ils cessent de servir les intérêts de ceux-ci et se transforment à la place en exploitateurs de leurs sujets⁵⁶. Le Juif sait parfaitement que leur fin est proche et il cherche autant que possible à l'accélérer. C'est lui-même qui favorise leurs perpétuelles difficultés financières en les détournant toujours plus de leurs vrais tâches, en rampant autour d'eux avec son arsenal de flatteries les plus viles, en les encourageant au vice, et en se rendant par là même de plus en plus indispensable. Son habileté, ou plutôt son manque de scrupules pour ce qui est des affaires d'argent s'y entend pour sans cesse soutirer, disons même carrément extorquer de nouveaux financements de leurs sujets saignés à blanc, lesquels passent de vie à trépas dans des délais sans cesse plus brefs. Ainsi, chaque cour a son « Juif de cour »⁵⁷ — c'est le nom porté par ces monstres qui

⁵⁴ Ce sera l'entrée en matière des films *Jud Süß* (*Le Juif Süß*, Veit Harlan, 1940) et *Die Rothschilds* (*Les Rothschilds*, Erich Wachneck, 1940) ; cf. *Erwin Leiser, Deutschland, erwache ! Propaganda im Film des Dritten Reiches*, Reinbek, RoRoRo, 1978 (éd. augmentée), p. 74 sq., 141 sq.

⁵⁵ « *landeten bei ihm* » ; soucieux de rendre le texte plus explicite qu'il ne l'est dans sa version originale, l'auteur de la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 162) a proposé « *ont fini leur carrière en enfer* ».

⁵⁶ « *den Interessen derselben zu dienen, und statt dessen zu Nutznießern ihrer Untertanen werden* ».

⁵⁷ « *Hofjuden* » ; cf. Selma Stern, *The Court Jew* [1950], Livingstone / New Jersey, Transaction Publishers, 1984.

harcèlent le bon peuple jusqu'au désespoir et assurent aux princes de perpétuels divertissements. Qui sera dès lors surpris que ces fleurons du genre humain soient finalement aussi parés des plus beaux atours et accèdent à la noblesse héréditaire, contribuant ainsi non seulement à ridiculiser cette institution, mais aussi à la gangrener ?

Maintenant, il peut évidemment plus que jamais utiliser sa position pour poursuivre son ascension. Il ne lui reste plus qu'à se faire baptiser afin d'être à même de s'approprier toutes les potentialités et tous les droits dont disposent les natifs du pays. Et il faut dire qu'il réalise cette affaire la plupart du temps à la grande joie des Églises qui y gagnent un fils, et d'Israël⁵⁸ pour avoir mené à bien l'entourloupe.

h - Dans la youtrerie⁵⁹ commence alors à se produire une transformation. Jusquelà, ils étaient des Juifs, c'est-à-dire qu'on ne souciait pas d'apparaître comme autre chose⁶⁰, d'autant que c'était impossible compte tenu des caractères raciaux extrêmement marqués d'un côté comme de l'autre⁶¹. Encore à l'époque de Frédéric le Grand⁶², il ne vient à l'idée de personne de voir dans les Juifs autre chose qu'une race « allogène », et Goethe aussi est horrifié à la pensée qu'à l'avenir le mariage entre Chrétiens et Juifs en vienne à ne plus être interdit par la loi⁶³. Pourtant, par Dieu⁶⁴, Goethe n'avait rien d'un rétrograde ni même d'un zélote⁶⁵ ; ce qui s'exprimait par sa bouche n'était rien d'autre que la voix du sang

⁵⁸ Dans le phantasme de Hitler, le terme renvoie à la lutte invisible mais démoniaque des juifs pour la domination du monde: cf. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, p. 262 : « À ses yeux, le Juif est tout simplement le Mal. Il en fait le maître du monde souterrain qu'il veut détruire. Il le voit comme on voit un mythe ; p. 264 : « L'antisémitisme était donc, poursuivit Hitler, la pièce maîtresse de son arsenal [...] „.Israël se cache derrière l'Angleterre, derrière la France et derrière les États-Unis. Même lorsque nous aurons chassé le Juif d'Allemagne, il restera toujours notre ennemi mondial". » À partir d'août 1938, obligation sera faite aux juifs de faire précéder leur patronyme habituel du prénom « *Israel* » afin d'être immédiatement identifiables (« *Sara* » pour les femmes).

⁵⁹ « *Judenheit* » ; dans son emploi « normal », le terme désigne « l'ensemble des juives et juifs » (voir *Duden – Universalwörterbuch*, 2014, p. 945 : « *Gesamtheit der Jüdinnen u. Juden* »). Chez Hitler et les antisémites, il revêt une connotation haineuse (on se souvient de cette inscription sur l'immeuble du journal *Le Monde* en février 2019 qui traitait le président Macron de « putain de la youtrerie universelle »).

⁶⁰ « *Sie waren bisher Juden, d.h. man legte...* ».

⁶¹ Juifs <> Aryens.

⁶² Frédéric II, roi de Prusse de 1740 à 1786.

⁶³ En 1823, le Grand duché de Saxe-Weimar venant d'autoriser les mariages entre chrétiens et juifs, Goethe avait adressé un courrier de protestation (« *une loi scandaleuse* ») au chancelier Friedrich von Müller. Ce courrier, en date du 23 septembre 1823, aurait été porté à la connaissance du *Führer* par Houston Stewart Chamberlain lors de leur rencontre à l'automne 1923 (voir Günter Hartung, *Deutschfaschistische Literatur und Ästhetik*, Leipzig, Universitätsverlag, 2001, p. 27, note 13).

⁶⁴ « *wahrhaftiger Gott* » ; il s'agit d'une interjection. Rien à voir avec le fait que Goethe aurait été, comme le dit la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 163), « un être divin ».

⁶⁵ « *kein Rückschrittler oder gar Zelot* » ; la traduction française « classique » parle ici de « réactionnaire » et d'« ilote » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 163). Or il convient de se souvenir qu'on appelait « rétrogrades » (voir *Ancien Testament, Livre de Jérémie*) les membres du peuple d'Israël qui s'étaient détournés de la religion en en transgressant les préceptes, notamment en ayant une relation avec une femme n'appartenant pas à la communauté israéliite. Concernant les « zélotes » (et non les « ilotes », qui étaient les esclaves des Spartiates) dont parle le chapitre 25 du *Livre des Nombres*, ils prônaient la résistance à outrance à tout ce qui venait de l'étranger et allaient jusqu'à punir de mort les Israélites qui fréquentaient des femmes étrangères (voir « Zélotes », in Marie-France Baslez, *Jésus : dictionnaire historique des Évangiles*, Paris, Omnibus, 2017).

et de la raison⁶⁶. C'est ainsi que — en dépit de toutes les manœuvres honteuses des cours — le peuple se mit instinctivement à percevoir dans le Juif le corps étranger introduit dans son propre organisme et à se comporter en conséquence vis-à-vis de lui. Mais il allait se produire un changement. Au cours de plus d'un millénaire, il a si bien appris à maîtriser la langue de la population qui l'accueille qu'il croit pouvoir maintenant se risquer à mettre à l'avenir un peu moins en évidence sa judéité et à plus faire passer au premier plan son « allemanitude » ; en effet, pour ridicule, disons même absurde que cela puisse paraître à première vue, il n'en a pas moins l'impudence de se métamorphoser en un « Germain », en l'occurrence donc en un « Allemand ». Par là même prend naissance une des plus infâmes mystifications qu'on puisse concevoir. Du fait qu'il ne possède vraiment rien d'un Allemand à part l'art d'en estropier la langue — qui plus est de façon atroce —, mais que par ailleurs il ne s'est jamais intégré, toute son allemanitude ne fait par conséquent que reposer sur la langue seule. Or ce n'est pas la langue qui détermine la race, mais exclusivement le sang⁶⁷, chose que personne ne sait mieux que le Juif qui justement n'accorde que très peu d'importance à la conservation de sa langue, mais par contre attache une importance capitale à la préservation de la pureté de son sang. Un individu peut aisément changer de langue, c'est-à-dire se servir d'une autre ; toutefois, il exprimera alors dans sa nouvelle langue ses anciennes idées ; son essence intime n'est pas transformée. Le Juif en est la démonstration vivante, lui qui est capable de parler mille langues et qui n'en reste pas moins toujours *LE* Juif. Ses traits caractéristiques sont restés les mêmes, qu'il ait il y a deux mille ans parlé le romain⁶⁸ à Ostie⁶⁹ en tant que négociant en céréales, ou qu'il jargonne aujourd'hui l'allemand⁷⁰ en tant que spéculateur sur les farines. C'est toujours le même Juif. Que cette évidence échappe à un conseiller ministériel standard d'aujourd'hui ou à un fonctionnaire supérieur de police, cela est bien sûr également évident, sachant qu'il est difficile de tomber sur quelque chose de plus dénué d'instinct et d'esprit⁷¹ que ces serviteurs de nos exemplaires autorités étatiques actuelles. Le motif pour lequel le Juif se décide subitement à devenir un « Allemand » tombe sous le sens. Il sent que la puissance des princes commence à vaciller et cherche pour cette raison par anticipation à avoir une plateforme sous ses pieds. En outre, sa domination financière de l'ensemble de l'économie a déjà tant progressé qu'il ne peut plus supporter tout cet énorme édifice et qu'en aucune manière son influence ne peut continuer à s'accroître s'il ne possède pas tous les droits « civiques ». Or ce qu'il souhaite, c'est les deux ; en effet, plus il grimpe

⁶⁶ Sur la récupération de Goethe par le national-socialisme, voir *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 99-103.

⁶⁷ Hitler précise au chapitre 2 du deuxième volume de *Mein Kampf* (p. 428 de mon édition de référence, dernier §) : « Du fait que l'ethnicité, ou pour mieux dire la race, n'est justement pas déterminée par la langue mais par le sang, on ne serait en droit de parler de germanisation que si, par un tel processus, on réussissait à changer le sang des vaincus. » Pour le Führer, « germanisieren / germaniser » signifie donc conquérir des territoires (« Germanisation kann nur am Boden vorgenommen werden », p. 428, lignes 8-9) et réduire les populations autochtones à l'esclavage après les avoir soigneusement « aseptisées » (cf. Johann Chapoutot, *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, p. 243 sq.).

⁶⁸ « römisch ».

⁶⁹ Port maritime de la Rome antique situé à l'embouchure du Tibre ; vastes entrepôts pouvant accueillir jusqu'à 7000 tonnes de céréales.

⁷⁰ Nombreux exemples de ce « jargonage » dans le célèbre roman à forte tonalité antisémite de Gustav Freytag, *Soll und Haben* (Doit et Avoir, 1855) ; précieuses remarques à ce propos in Arndt Kremer, *Deutsche Juden – Deutsche Sprache*, Berlin, de Gruyter, 2007, p. 119 sq.

⁷¹ « etwas Instinkt- und Geistloseres ».

haut, plus émerge du voile du passé dans toute sa séduction la vieille perspective qui lui a jadis été augurée, et c'est avec une avidité fébrile que ses cerveaux les plus brillants⁷² voient déjà se rapprocher tangiblement le rêve de la domination du monde. Aussi tous ses efforts tendent-ils à bénéficier pleinement des droits « civiques ».

Telle est la raison de l'émancipation hors du ghetto⁷³.

i - C'est ainsi que partant du Juif de cour on en vient progressivement au Juif du peuple, ce qui bien sûr signifie : comme auparavant, le Juif reste dans l'entourage des grands de ce monde ; oui, il cherche même encore plus à s'infiltrer dans leur milieu, mais dans le même temps une autre partie de sa race fait les yeux doux au bon peuple. Si on songe à tous les péchés qu'il a pu commettre envers la masse au cours des siècles, à la cruauté avec laquelle il n'avait cessé de l'exploiter et de la saigner à blanc, si on songe de surcroît à quel point le peuple a pour tout cela appris peu à peu à le haïr et n'a finalement plus vu dans sa présence qu'un châtiment céleste pour les autres entités ethniques, alors on peut comprendre combien cette mutation doit lui être pénible. Oui, c'est un rude travail que de brusquement se présenter en qualité d'« ami du genre humain » aux victimes qu'on a dépouillées.

C'est pourquoi il commence par réparer aux yeux du peuple ce dont il s'est jusqu'alors rendu coupable envers lui. Il entame sa transformation en tant que « bienfaiteur » de l'humanité. Du fait que le motif de sa toute nouvelle bonté est le réalisme, il lui est difficile de s'en tenir à la vieille parole biblique selon laquelle la main gauche ne doit pas savoir ce que donne la droite⁷⁴ ; il lui faut au contraire se résigner bon gré mal gré à faire savoir au plus grand nombre possible combien il est sensible aux souffrances de la masse et tout ce qu'il consent comme sacrifices personnels pour y remédier. Avec cette modestie qui lui est tout bonnement innée, il tambourine ses mérites de par le monde jusqu'à ce que celui-ci se mette à y croire réellement. Quiconque se montre dubitatif commet une grave injustice à son égard. Puis bien vite, le voilà qui commence à donner aux choses une tournure telle qu'on a l'impression que c'est jusqu'ici bel et bien uniquement à lui qu'on a toujours fait du tort et non pas le contraire. Ceux qui sont particulièrement stupides y croient et ne peuvent alors faire autrement que d'avoir pitié du pauvre « malheureux ».

Par ailleurs, il convient encore ici de signaler que le Juif, quelle que soit sa bonne volonté à faire des sacrifices, ne tombe bien entendu personnellement jamais dans la misère. Il s'y entend en matière de distribution ; en vérité, son bienfait n'est parfois comparable qu'au fumier qu'on épand dans un champ, certes pas par amour pour celui-ci, mais dans la perspective d'un futur bénéfice personnel.

⁷² Disqualifier l'intelligentsia juive a été une obsession des nazis. À titre d'exemple, Johann von Leers (1902-1965), membre du Parti nazi depuis 1929 et de la SS, à partir de 1936 enseignant à l'université d'Iéna, qui en 1934 publiera un abominable album photographique, *Juden sehen dich an* (Les Juifs te regardent), dans lequel il recense en 95 pages des personnalités d'origine juive censées exercer un pouvoir maléfique, au nombre desquelles Albert Einstein.

⁷³ À cet égard, deux livres qui méritent l'attention : Jacob Katz, *Out of the Ghetto : The Social Background of Jewish Emancipation*, Cambridge / USA, Harvard Univ. Press, 1973 ; Abraham Léon, *La Conception matérialiste de la question juive* [1946], Genève, Entremonde, 2018 (né à Varsovie en 1918, émigré en Belgique, dirigeant trotskiste, très actif dans la Résistance, mort à Auschwitz en 1944).

⁷⁴ *Nouveau Testament, Évangile selon saint Matthieu*, VI / 3-4 ; à en croire les exégètes, ce texte serait conforme à l'enseignement de la *Torah* (cf. *Matthieu*, V / 17 : « Ne pensez pas que je sois venu abroger la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abroger mais parfaire »).

Toujours est-il que tout le monde sait en un temps relativement court que le Juif est devenu un « bienfaiteur et ami du genre humain ». Quelle singulière transformation !

Mais ce qui passe chez d'autres pour être plus ou moins évident provoque un extrême étonnement, voire chez un grand nombre de gens une admiration manifeste, et ce justement parce que cela n'a rien d'évident chez lui. C'est ainsi que, au moindre acte de ce type qu'il accomplit, on en arrive à lui manifester beaucoup plus de gratitude qu'au reste de l'humanité.

Mais il y a plus : le Juif se fait tout à coup libéral et commence à s'enthousiasmer pour un indispensable progrès du genre humain.

C'est ainsi qu'il se pose petit à petit en porte-parole d'une ère nouvelle.

Évidemment, il continue à détruire toujours plus radicalement les fondements d'une économie véritablement utile au peuple. Par l'entremise de l'action⁷⁵, il s'immisce dans le circuit de la production nationale et transforme celle-ci en objet de vil négoce, monnayable ou plus exactement spéculable ; il dérobe par là même aux entreprises ce qui constitue les fondements d'une propriété individuelle. C'est alors que s'installe entre l'employeur et l'employé une dissociation structurelle⁷⁶ qui conduit à la division politique ultérieure en classes.

Cependant, par l'intermédiaire de la bourse, l'emprise juive sur les affaires économiques finit par prendre rapidement des proportions inquiétantes. Il en vient à posséder ou tout au moins à contrôler le potentiel laborieux de la nation.

Pour renforcer sa sécurité politique, il s'attache à abattre les barrières raciales et civiques qui lui font obstacle à chaque pas. Pour y parvenir, il lutte avec toute la ténacité qui lui est propre en faveur de la tolérance religieuse⁷⁷ — et il dispose avec la franc-maçonnerie qui lui est complètement assujettie d'un remarquable instrument pour défendre et faire accepter ce qu'il a en vue⁷⁸. Les cercles dirigeants, tout comme les strates supérieures de la bourgeoisie politique et économique, se retrouvent pris dans ses rets grâce aux ficelles tirées par la maçonnerie, et ce sans qu'ils soient effleurés par le moindre soupçon.

Seul le peuple en tant que tel, ou plus exactement la classe qui, en plein éveil, lutte pour conquérir par elle-même ses droits et la liberté, ne se laisse pas encore, dans ses couches profondes et larges, suffisamment capter⁷⁹ par ce biais. Or cela est plus nécessaire que tout autre chose ; en effet, le Juif sent qu'il ne lui est possible de s'élever à un rôle dominant que si se trouve devant lui un « entraîneur »⁸⁰ : Il pense à vrai dire pouvoir le déceler dans la bourgeoisie, et même dans les plus larges couches de celle-ci. Toutefois, les gantiers et les tisserands ne se laissant pas prendre dans les fines mailles du filet de la franc-maçonnerie. Il faut alors mettre en œuvre des moyens plus grossiers mais

⁷⁵ « *Über den Umweg der Aktie* » ; c'est-à-dire par la possession de parts du capital de sociétés cotées en bourse.

⁷⁶ « *innere Entfremdung* ».

⁷⁷ Allusion à la *Haskala*, le courant juif des « Lumières » initié par Moses Mendelssohn (1729-1786), l'ami de Gotthold Ephraim Lessing (voir de Lessing le drame philosophique en cinq actes, *Nathan le Sage / Nathan der Weise*, 1779, qui est un hommage à Mendelssohn).

⁷⁸ Cf. Pierre-André Taguieff, « L'invention du „complot judéo-maçonnique” », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 1 / 2013, pp. 23-97.

⁷⁹ Hitler utilise le verbe « *erfassen* », lexème-essentiel de l'idéologie nazie ; cf. Cornelia Schmitz-Berning, *Vokabular des Nationalsozialismus*, Berlin, de Gruyter, 2007, pp. 208-210.

⁸⁰ L'image est celle du cycliste sur piste dont la cadence augmente à mesure qu'accélère le conducteur de la motocyclette (*Schrittmacher*) qui le précède ; en français, celui-ci est appelé « entraîneur » (voir *Duden / Bildwörterbuch*, 1958, p. 273, mot et représentation graphique 11, ainsi que *Duden français / Dictionnaire en images*, 1962, *ibid.*).

néanmoins tout aussi persuasifs. C'est ainsi qu'à la franc-maçonnerie vient s'adjoindre comme deuxième arme au service de la Juiverie : la presse. Il met toute sa ténacité et toute son habileté à s'emparer d'elle. Grâce à elle, il commence petit à petit à tenir entre ses griffes et dans ses filets toute la vie publique, à la contrôler et à l'orienter⁸¹, du fait qu'il se trouve en position de producteur et de chef d'orchestre⁸² de cette puissance que, sous l'appellation d'« opinion publique », on connaît mieux aujourd'hui qu'il y a encore quelques décennies.

Dans le même temps, il se donne l'air d'être personnellement toujours infiniment assoiffé de connaissance, il fait l'éloge de tout progrès, essentiellement bien sûr celui qui conduit à la ruine des autres ; en effet, il ne juge toujours toute connaissance et toute évolution qu'en fonction de la possibilité de promouvoir son ethnicité, et là où celle-ci n'est pas présente, il est l'ennemi mortel impitoyable de toute lumière⁸³, celui qui hait toute culture véritable. C'est ainsi qu'il utilise exclusivement au service de sa race tout le savoir qu'il récolte dans les écoles des autres.

Mais cette ethnicité, il la préserve comme jamais auparavant. Tandis qu'il donne l'impression de regorger d'« esprit éclairé », de « progressisme », de « libéralisme », d'« humanitarisme », etc..., il pratique en ce qui le concerne un confinement extrêmement rigoureux de sa race. Certes il lui arrive de placer ses femmes auprès de chrétiens influents, mais il a pour règle d'or de toujours préserver la pureté de sa lignée mâle. Il empoisonne le sang des autres mais protège le sien. Le Juif n'épouse pratiquement jamais une chrétienne, c'est le chrétien qui épouse la Juive. Or, chez les bâtards⁸⁴, la balance penche toujours du côté juif. Une partie de la haute noblesse en particulier tombe dans une totale déchéance. Le Juif le sait parfaitement et c'est pourquoi il poursuit méthodiquement son processus de « désarmement » des élites intellectuelles des rivaux de sa race⁸⁵. Toutefois, afin de masquer ses agissements et d'endormir ses victimes, il parle de plus en plus de l'égalité entre tous les humains, sans considération de race et de couleur. Les imbéciles commencent à croire ce qu'il raconte.

Mais du fait que tout son être est toujours par trop fortement porteur de l'odeur de l'étranger pour que notamment la grande masse du peuple se laisse piéger, il fait donner de lui par sa presse une image qui correspond aussi peu à la réalité qu'elle est en revanche appropriée à servir les objectifs qu'il poursuit. Dans les journaux satiriques⁸⁶ surtout, on s'efforce de faire passer les Juifs pour une petite communauté de gens inoffensifs possédant tout simplement ses particularités —

⁸¹ On croit rêver quand on sait que le régime nazi instaurera à partir du 22 septembre 1933 une « Chambre de la presse » chargée de surveiller l'ensemble de la production journalistique afin qu'elle soit à tout moment et en tout point conforme aux directives du ministère de la Propagande ; voir à ce propos les documents colligés par Joseph Wulf in *Presse und Funk im Dritten Reich*, Güterloh, Mohn, 1964 (plusieurs rééditions).

⁸² « *dirigieren* ».

⁸³ Être satanique, « le Juif » appartient au royaume des ténèbres.

⁸⁴ « *Bastarde* » ; voir Cornelia Essner, « Qui sera „juif“ ? La classification „raciale“ nazie », in *Genèses*, 21/1995, pp. 4-28, ainsi que Marie-Anne Matard-Bonucci, « Demi-Juifs, Mischlinge, Misti », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 2-3 / 2015, pp. 7-14 ;

⁸⁵ Hitler reproche ici aux juifs ce que le régime nazi s'empressera de mettre à exécution dès son installation ; il ne se contentera du reste pas de « *désarmer* » (autodafé du 10 mai 1933, listes noires, interdictions professionnelles), il assassinera nombre d'intellectuels juifs et non-juifs dans les camps (Erich Mühsam, Carl von Ossietzky, Jura Soyfer) mais aussi par exemple en Pologne occupée où l'« Action contre l'intelligentsia » (*Intelligenz-Aktion*) dirigée par Reinhard Heydrich fera 60 000 morts entre octobre et novembre 1939.

⁸⁶ Voir Michaela Haibl, *Zerrbild als Stereotyp. Visuelle Darstellung von Juden zwischen 1850 und 1900*, Berlin, Metropol, 2000.

à l'image de bien d'autres —, mais qui, même dans son comportement aux relents peut-être quelque peu exotiques, témoigne d'une âme sans doute bizarre mais toujours foncièrement honnête et bienveillante. Que de mal ne se donne-t-on pas pour toujours le faire apparaître comme plus insignifiant que dangereux. Or son objectif ultime à ce stade est la victoire de la démocratie ou, de la façon dont il le conçoit : la domination du parlementarisme. C'est elle qui correspond le mieux à ses besoins ; de fait, elle met hors circuit la personnalité pour la remplacer par la suprématie de la bêtise, de l'incompétence, et par-dessus tout de la lâcheté. Le résultat final sera la chute de la monarchie qui ne manque pas alors de survenir tôt ou tard.

j – La prodigieuse évolution économique conduit à une transformation de la stratification sociale de la population. Vu que le petit artisanat périclité peu à peu et que par là même la possibilité pour le travailleur d'accéder à une existence indépendante se fait de plus en plus rare, celui-ci se prolétarise⁸⁷ à vue d'œil. On voit apparaître l'« ouvrier d'usine » de l'industrie dont la caractéristique dominante réside en ce que, la vieillesse venue, il ne lui sera qu'exceptionnellement donné de pouvoir se ménager une existence personnelle. Il se retrouve, au sens le plus vrai du terme, dépossédé ; ses vieux jours sont un supplice et méritent à peine encore le nom de vie.

Antérieurement déjà, un contexte similaire avait été créé qui requérait impérativement une solution, laquelle ne manqua pas d'être trouvée. Au paysan et à l'artisan étaient venu progressivement s'ajouter en tant que nouvelle catégorie sociale le fonctionnaire et l'employé — notamment de l'État. Eux aussi étaient des dépossédés au sens le plus vrai du terme. L'État finit par sortir de cette situation en prenant en charge les besoins de l'employé d'État qui ne pouvait pas se prémunir par lui-même pour ses vieux jours et instaura la pension, l'allocation retraite⁸⁸. Petit à petit, de plus en plus d'entreprises privées ont suivi cet exemple, de sorte qu'aujourd'hui presque tout employé sous contrat fixe assurant des tâches cérébrales touche une pension vieillesse dans la mesure où l'entreprise a déjà atteint ou dépasse une certaine taille. Et ce n'est qu'à partir du moment où l'employé d'État sentit son avenir protégé une fois l'âge venu qu'il devint possible de développer chez lui cette fidélité au devoir pleine d'abnégation qui, dans la période d'avant-guerre, a été la plus noble qualité du corps allemand des fonctionnaires.

C'est ainsi que toute une classe qui restait démunie a été soustraite avec intelligence à la misère sociale et par là même intégrée à l'ensemble communautaire.

Or voilà que cette question se reposait pour l'État et pour la nation, et cette fois avec beaucoup plus d'ampleur. Des masses d'individus sans cesse nouvelles se chiffrant à plusieurs millions quittaient les localités rurales pour s'établir dans les grandes villes afin d'y gagner leur pain quotidien dans les industries récemment

⁸⁷ « *verproletarisiert* », c'est-à-dire est floué de ses conditions matérielles d'existence et de son savoir-faire par la machine capitaliste.

⁸⁸ Cf. Johann Chapoutot, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 2017, p. 49 : « [...] *les lois sociales (bismarckiennes) de 1883-1889 (retraites, assurance maladie notamment), élaborées pour amortir les risques et les dégâts de l'industrialisation de masse, mais aussi pour nationaliser les masses socialistes „en créant chez les nécessiteux une conviction conservatrice qui accompagne l'espoir d'une retraite”* ; voir également Henri Bodgan, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Tempus/Perrin, 2003, p. 320.

créées. Les conditions de travail et de vie de cette classe nouvelle étaient plus que déplorables. Déjà, vouloir fondre de façon plus ou moins mécanique les précédentes méthodes de travail de l'ancien artisan ou aussi paysan dans le nouveau moule manquait totalement de pertinence. L'activité de l'un comme de l'autre n'avait rien eu de commun avec les efforts que l'ouvrier d'usine de l'industrie a à produire. Dans l'ancien métier manuel, le temps avait sans doute pu jouer un rôle moindre, mais il en jouait un d'autant plus important dans les nouvelles méthodes de travail. L'adoption formelle de l'ancien temps de travail par les grandes entreprises industrielles eut un effet carrément néfaste ; en effet, le rendement réel au travail était autrefois fort réduit en raison de l'absence des méthodes actuelles de travail intensif. Donc, si auparavant on était encore capable de supporter une journée de travail de quatorze ou quinze heures, on ne pouvait à l'évidence plus la supporter à une époque où chaque minute fait l'objet d'une exploitation forcenée. En vérité, le résultat de cette absurde transposition des anciens horaires de travail à la nouvelle activité industrielle fut un désastre à deux égards : la santé fut ruinée et la foi en un droit supérieur détruite. À cela vint enfin encore s'ajouter : d'une part la lamentable rétribution, d'autre part la situation visiblement d'autant plus aisée qui en dérivait pour l'employeur.

À la campagne, il ne pouvait pas exister de question sociale du fait que le maître et le valet exécutaient le même travail et mangeaient dans le même plat. Mais cela aussi changea.

La rupture entre l'employé et l'employeur semble maintenant consommée dans tous les domaines de la vie. À quel point la judaïsation en a déjà profité pour progresser au sein de notre communauté ethnique, on peut le remarquer au peu de considération, sinon au mépris qu'on témoigne au travail manuel en soi. Cela n'est pas allemand. C'est la welchisation⁸⁹ de notre vie — en vérité une judaïsation⁹⁰ — qui fit que la considération d'autrefois pour le travail manuel en vint à se transformer en un certain mépris pour tout travail physique en général.

C'est ainsi qu'effectivement naît une nouvelle catégorie sociale très peu considérée, et il est inéluctable que surgisse un jour la question de savoir si la nation possèdera la force de réincorporer d'elle-même la nouvelle catégorie sociale dans la société en général ou si la différence de condition se creusera jusqu'à la fracture de classe.

Toutefois, une chose est sûre : la nouvelle catégorie sociale ne possédait pas dans ses rangs les plus mauvais éléments mais au contraire et en tous les cas les plus dynamiques. La sophistication de ce qu'il est convenu d'appeler la culture n'avait là pas encore exercé ses effets corrosifs et destructeurs. La nouvelle catégorie sociale n'était pas encore dans sa large masse affectée par le poison de la faiblesse pacifiste ; elle était tout au contraire robuste et, si nécessaire, brutale⁹¹.

⁸⁹ « *Verwelschung* » ; terme péjoratif désignant la pollution par l'esprit français (cf. Jules Froelich, *Le Délire pangermaniste*, Paris, Berger-Leurault, 1918, pp. 200, 213, 226) ; sur la répudiation nazie des Lumières et des « principes délétères » de la Révolution française, voir Johann Chapoutot, *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, chap. 3.

⁹⁰ Cf. par exemple le discours « Or et Sang » (*Gold und Blut*) d'Alfred Rosenberg à la tribune de la Chambre parisienne des députés le 20 novembre 1940 ; intégral in *Hier spricht das neue Deutschland*, n° 15, Munich, Eher, 1941. Depuis 1797, date de la parution des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* de l'abbé jésuite Augustin Barruel, de nombreux polémistes propageaient l'idée que la Révolution française aurait été l'œuvre d'un complot judéo-maçonnique.

⁹¹ « *brutal* » ; dans le jargon national-socialiste : courageux, résolu, qui ne se laisse pas arrêter par de vulgaires considérations humanitaires. cf. Hermann Rauchning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, p. 100 : « *Eh bien, oui, poursuivit Hitler, nous sommes des barbares, et nous voulons être des*

Pendant que la bourgeoisie ne se préoccupe absolument pas de cette question de poids mais laisse au contraire les choses suivre leur cours dans l'indifférence, le Juif se saisit de la possibilité illimitée qui s'offre ici pour l'avenir ; tout en organisant d'un côté les méthodes capitalistes d'exploitation de l'humain en les poussant jusqu'à leurs dernières conséquences, il ne manque pas de se rapprocher des victimes de son esprit⁹² et de ses agissements pour bientôt devenir le meneur de leur lutte contre sa propre personne⁹³. Il va de soi que « contre sa propre personne » est à prendre comme une simple image ; en effet, le grand maître en matière de mensonge⁹⁴ a comme toujours l'art de se faire passer pour angélique et de mettre tous les torts sur le dos des autres. Comme il a l'aplomb de se placer lui-même à la tête des masses, celles-ci n'imaginent absolument pas qu'il puisse s'agir de la plus infâme tromperie de tous les temps⁹⁵.

Et pourtant il en fut ainsi.

À peine la nouvelle catégorie sociale émerge-t-elle du remodelage économique général qu'aussitôt le Juif perçoit sans hésitation en elle le nouvel entraîneur⁹⁶ qui va lui permettre d'aller encore plus de l'avant. Auparavant, il utilisait la bourgeoisie comme bélier contre le monde féodal ; maintenant, c'est l'ouvrier contre le monde bourgeois. Mais s'il a autrefois su obtenir par ses combines les droits civils en s'abritant derrière la bourgeoisie, ce qu'il espère désormais, c'est trouver dans la lutte que livre le travailleur pour son existence le moyen d'assurer sa propre domination.

Dès lors, la tâche de l'ouvrier se résume à se battre pour l'avenir de l'entité ethnique juive. Inconsciemment, il se retrouve au service de la puissance contre laquelle il est supposé lutter⁹⁷. On le lance en apparence à l'attaque du capitalisme et on peut ainsi sans la moindre difficulté le faire combattre pour celui-ci. On ne cesse ce faisant de vociférer contre le capitalisme international mais ce qu'on vise en vérité c'est l'économie nationale. Il convient de mettre celle-ci à sac pour que sur son cadavre la bourse internationale puisse triompher.

Pour y parvenir, le Juif procède de la manière suivante :

Il se rapproche de l'ouvrier, fait semblant d'éprouver de la pitié pour son sort ou même d'être révolté par son lot de misère et de pauvreté afin de gagner par ce biais sa confiance. Il s'attache à étudier dans le détail toutes les épreuves réelles

barbares. [...] Il faut nous libérer de toute sentimentalité et devenir durs. [...] Pour moi il n'y a qu'un seul droit, c'est le droit vital de la nation»..

⁹² « *Geist* » ; « l'esprit juif » (*der jüdische Geist*) — ou « esprit corrosif juif » (*der jüdisch-zersetzende Geist*) — était l'épouvantail brandi à tout bout de champ par la propagande nazie et aussi la justification des mesures répressives prises à l'encontre que tout ce que le troisième Reich considérait comme relevant de « l'esprit non allemand » (*undeutscher Geist*). Voir par exemple à ce propos l'article de Wilhelm Emrich, « Der Einbruch des Judentums in das wissenschaftliche und fachliche Denken », in *Das deutsche Fachschrifttum*, 4-6 / 1943, pp. 1-3 / trad. fr. : « L'irruption de l'esprit juif dans la pensée scientifique et appliquée », *Tsafon. Revue d'études juives du Nord*, 72 / 2016-2017.

⁹³ De nombreux théoriciens de la révolution prolétarienne (dont Marx) et leaders révolutionnaires étaient d'origine juive.

⁹⁴ Cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, chap. 10, section 1, p. 7, note 23.

⁹⁵ Dans un texte de 1941, l'écrivain et dramaturge expressionniste Georg Kaiser, en exil en Suisse, écrira la même chose à propos de Hitler ; cf. G. Kaiser, *Stücke, Erzählungen, Aufsätze, Gedichte*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1966, p. 648 sq. (trad. fr. in T. Feral, *Le National-socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, pp. 6-8).

⁹⁶ Cf. p. 17, note 80.

⁹⁷ C'est-à-dire le grand capital industriel et la haute finance entre les mains de la « ploutocratie judaïque » (*jüdische Plutokratie*).

ou imaginaires qui affectent sa vie — et à éveiller chez lui un ardent désir de transformation d'une telle existence. Avec infiniment d'habileté, il exacerbe le besoin de justice sociale qui d'une façon ou d'une autre sommeille en tout Aryen, jusqu'à ce qu'il vire à la haine envers ceux que la fortune a plus favorisé ; en même temps, il donne à la lutte pour éliminer les maux sociaux un caractère idéologique bien défini. Il crée la doctrine marxiste.

En présentant celle-ci comme indissociablement liée à toute une série de légitimes revendications sociales, il assure autant son rayonnement qu'il suscite à l'inverse la répugnance des gens convenables à accéder à des revendications qui, énoncées sous pareille forme et avec ce que cela implique, leur apparaissent d'emblée comme injustes et carrément impossibles à satisfaire. En effet, sous le manteau de ces idées purement sociales se cachent des intentions véritablement diaboliques ; et pourtant, c'est avec une précision d'une effronterie extrême qu'il en est fait publiquement étalage. Cette doctrine représente un mélange indissociable de raison et de folie humaine, mais toujours de telle façon que seul ce qu'elle a de fou puisse se réaliser, et jamais ce qu'elle a de raisonnable. Par son rejet catégorique de la personnalité⁹⁸ et par là même de la nation et de son contenu racial, elle détruit les fondements élémentaires de l'ensemble de la culture humaine, laquelle dépend précisément de ces facteurs. On est là au cœur même de la vision du monde⁹⁹ marxiste, si tant est qu'on puisse appeler « vision du monde » cette monstrueuse émanation d'un cerveau criminel. Avec la désagrégation de la personnalité et de la race tombe le principal obstacle au règne de l'inférieur¹⁰⁰ — entendons là, du Juif.

C'est expressément dans sa folie économique et politique que réside le sens de cette doctrine. Ceux qui sont véritablement dotés d'intelligence se gardent d'ailleurs pour cette raison de se mettre à son service, tandis que les moins actifs intellectuellement et ceux qui sont mal formés sur le plan économique s'y rallient tout feu tout flamme. Toutefois, les têtes pensantes du mouvement — car ce mouvement lui aussi a besoin de têtes pensantes pour exister —, le Juif « en fait l'offrande » à partir de ses propres rangs.

Ainsi naît un mouvement de travailleurs purement manuels dirigé par des Juifs avec apparemment pour objectif l'amélioration de la condition du travailleur mais ayant en réalité l'intention de réduire en esclavage et par conséquent d'anéantir toutes les entités ethniques non-juives.

Ce que la franc-maçonnerie, par son pacifisme généralisé¹⁰¹, occasionne comme paralysie de l'instinct national d'autoconservation dans les milieux dits intellectuels est transmis à une large partie des masses, mais surtout à la bourgeoisie, par l'activité de la grande presse, aujourd'hui toujours juive. À ces deux armes de décomposition vient maintenant s'ajouter une troisième qui est de loin la plus terrible : l'organisation de la violence brute. Le marxisme est censé parachever en tant que colonne d'attaque et d'assaut ce que le travail de démoralisation des deux premières armes a déjà fait mûrir pour préparer l'effondrement.

Par là même s'opère une interaction véritablement exemplaire, de sorte qu'on n'a vraiment pas besoin de s'étonner si flanchent essentiellement face à elle

⁹⁸ « *Persönlichkeit* » ; dans son acception nazie, le terme renvoie à la nécessité pour l'individu de renoncer à sa singularité et de se mettre corps et âme au service de l'intérêt supérieur de la Communauté raciale.

⁹⁹ « *Weltanschauung* ».

¹⁰⁰ « *die Herrschaft des Minderwertigen* ».

¹⁰¹ Voir Luis P. Martin, « Le pacifisme et la franc-maçonnerie dans l'Europe de l'entre-deux-guerres », in Luis P. Martin *et al.* *Les francs-maçons dans la cité*, Rennes, Presses univ., 2000, pp. 165-178.

justement ces institutions qui se complaisent sans cesse à se présenter comme incarnant l'autorité plus ou moins légendaire de l'État. Chez nos hauts fonctionnaires, y compris les plus haut placés de l'État, le Juif a trouvé de tout temps (à de rares exceptions près) les protecteurs les plus complaisants qui soient de son travail de destruction. Une servilité rampante vis-à-vis « d'en haut » et une prétention arrogante vis-à-vis « d'en bas » caractérisent cette catégorie sociale, de même que souvent une révoltante étroitesse d'esprit qui n'est surpassée que par sa fatuité parfois carrément renversante.

Mais ce sont là des caractéristiques que le Juif a besoin de trouver chez nos administrateurs et qu'il ne peut qu'aimer.

Grossièrement esquissé, le combat qui s'engage maintenant se déroule dans la pratique de la façon suivante :

Conformément aux buts ultimes du combat juif qui ne se réduisent pas à la conquête économique du monde mais revendiquent également son asservissement politique, le Juif divise l'organisation de sa doctrine universaliste marxiste en deux moitiés, en apparence distinctes l'une de l'autre, mais qui en réalité forment un tout indissociable : le mouvement politique et le mouvement syndical.

Le mouvement syndical se charge d'embrigader. Dans le difficile combat pour l'existence que le travailleur doit mener du fait de la rapacité et du manque de clairvoyance de nombreux employeurs, il lui offre aide et protection, et par là même la possibilité de conquérir de meilleures conditions de vie. Si — à une époque où la communauté organisée du peuple, l'État, ne se soucie pour ainsi dire absolument pas de lui — le travailleur ne veut pas abandonner la gestion de ses droits humains vitaux à l'arbitraire aveugle d'individus d'une part peu conscients de leur responsabilité et souvent aussi sans cœur, il lui faut en prendre lui-même la défense en main. C'est justement dans la mesure où la dénommée bourgeoisie nationale, aveuglée par des intérêts financiers, fait radicalement obstruction à ce combat vital, et non seulement oppose de la résistance mais souvent aussi sabote effectivement toutes les tentatives pour réduire le temps de travail d'une durée inhumaine, pour mettre un terme au labeur des enfants, pour préserver et protéger la femme, pour améliorer les conditions sanitaires dans les ateliers et les logements, qu'alors le Juif, plus malin, prend soin de ceux qui sont ainsi opprimés. Il devient progressivement le leader du mouvement syndical, et ce avec d'autant plus d'aisance qu'il ne lui importe pas tant de remédier réellement aux maux sociaux dans un esprit d'honnêteté que de former une troupe de combat économique qui lui sera aveuglément dévouée pour détruire l'indépendance économique nationale. En effet, alors que la conduite d'une politique sociale saine va constamment évoluer entre les directives destinées à préserver la santé de la population d'une part et celles pour assurer l'indépendance de l'économie nationale d'autre part, pour le Juif ces deux paramètres ne sauraient relever de son combat puisque c'est leur éradication qui fait partie de son objectif vital. Ce qu'il souhaite, ce n'est pas sauvegarder une économie nationale indépendante, c'est réduire celle-ci à néant. Par suite, il ne saurait avoir mauvaise conscience à porter en tant que leader du mouvement syndical des revendications qui non seulement sont outrancières, mais dont la satisfaction est soit inenvisageable dans la pratique, soit signifie la ruine de l'économie nationale. Ce qu'il veut, ce n'est pas avoir devant lui un type humain¹⁰² sain et robuste, mais au contraire un troupeau délabré, pouvant être assujéti. Ce désir l'autorise encore une fois à porter les revendications les plus

¹⁰² « *Geschlecht* » ; sur ce terme, voir Jacques Derrida, *Geschlecht III*, Paris, Seuil, 2018.

insensées qui soient, dont il sait dans son for intérieur que la satisfaction est inenvisageable dans la pratique et qui, par conséquent, ne parviendraient en rien à changer quoi que ce soit à l'état des choses, si ce n'est tout au plus à exciter l'exaspération de la masse. Mais c'est cela qui lui importe et non l'amélioration réelle et honnête de leur condition sociale.

Ainsi le rôle dirigeant de la Juiverie en ce qui concerne la question syndicale reste incontesté tant qu'un énorme travail d'information n'influe pas sur les grandes masses, ne les détrompe pas quant à leur misère présumée ne jamais prendre fin, ou que l'État n'élimine¹⁰³ pas le Juif et toute sa besogne. De fait, tant que la capacité de discernement de la masse restera aussi restreinte qu'elle l'est actuellement, et l'État aussi indifférent qu'il l'est aujourd'hui, cette masse suivra toujours en priorité celui qui lui fera en premier les promesses les plus impudentes en matière d'économie. Or dans ce domaine, le Juif est un maître. Effectivement ce ne sont pas les scrupules moraux qui viennent réfréner l'ensemble de ses pratiques !

Aussi se débarrasse-t-il inévitablement en peu de temps de tous ceux qui lui font concurrence sur ce terrain. Conformément à toute la brutalité vorace qui lui est inhérente, il rode en même temps le mouvement syndical à l'emploi de la violence la plus brutale. Celui dont le discernement résiste à la séduction juive voit son attitude de défi et sa prise de conscience brisées par la terreur. Les succès d'une telle pratique sont immenses.

En vérité, au moyen du syndicat qui pourrait être une bénédiction pour la nation, le Juif ruine les fondements de l'économie nationale.

Parallèlement, l'organisation politique monte en puissance.

Elle fait jeu commun avec le mouvement syndical dans la mesure où celui-ci prépare les masses à l'organisation politique, et même les harcèlent violemment pour les contraindre à y adhérer. Il est en outre la source permanente des fonds avec lesquels l'organisation politique alimente son énorme appareil. Il est l'organe qui contrôle l'activité politique de l'individu, et pour les grandes manifestations politiques, c'est lui qui assure le rabattage. Il finit ainsi par ne plus du tout défendre des intérêts économiques mais au contraire met son principal moyen de lutte, la cessation du travail, à la disposition de l'idée politique sous la forme de la grève de masse et de la grève générale¹⁰⁴.

En créant une presse dont le contenu est adapté à l'horizon intellectuel des moins cultivés, l'organisation politico-syndicale obtient enfin l'instrument d'agitation-propagande par lequel les couches les plus inférieures de la nation sont rendues mûres pour les actions les plus téméraires. Sa fonction n'est pas de sortir les individus du marécage de leur bassesse de sentiments et de les élever à un stade supérieur, mais au contraire de satisfaire leurs plus vils instincts. Compte tenu que la masse est aussi paresseuse mentalement qu'elle est parfois présomptueuse, c'est là une opération tout aussi spéculative que rentable.

C'est avant tout cette presse qui par ses campagnes de calomnies carrément fanatiques traîne dans la boue tout ce qui peut être considéré comme étant les

¹⁰³ « erledigt ».

¹⁰⁴ En 1906, Rosa Luxemburg avait publié aux éditions Erdmann Dubber de Hambourg la brochure de 63 pages intitulée *Massenstreik, Partei und Gewerkschaften* (*Grève de masse, Parti et syndicats*). qui avait été rééditée en 1919 par les éditions Vulkan de Leipzig (trad. fr. : Paris, La Découverte, 2001). Il est important de connaître ce texte dans lequel Rosa Luxemburg établit la différence entre « grève de masse » et « grève générale » ; intéressante réflexion à ce propos in Daniel Guérin, *Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire*, Paris, Flammarion, 1971.

piliers de l'indépendance nationale, de la grandeur culturelle, et de la souveraineté économique de la nation.

Elle bat notamment la charge contre tous les forts caractères qui refusent de se plier à la prétention du Juif à imposer sa domination ou dont les capacités géniales apparaissent au Juif comme étant déjà en soi une menace. En effet, pour être haï du Juif, il n'est pas nécessaire de le combattre ; il suffit du simple soupçon que l'autre puisse un jour avoir l'idée de le combattre ou bien, en raison de son génie supérieur, être celui qui accroîtra la force et la grandeur d'une entité ethnique hostile au Juif¹⁰⁵.

Son instinct, infaillible en ce qui concerne ces choses, flairer en chacun l'âme¹⁰⁶ originelle, et celui qui n'est pas l'esprit de son esprit est assuré de son hostilité. Du fait que ce n'est pas le Juif qui est l'agressé mais au contraire l'agresseur, c'est non seulement celui qui l'agresse qu'il considère comme son ennemi, mais aussi celui qui lui oppose une résistance. Néanmoins, le moyen par lequel il cherche à briser des âmes aussi téméraires, mais intègres, ne relève pas d'un combat loyal mais du mensonge et de la calomnie.

En la matière, il ne recule devant absolument rien et son abjection prend des proportions tellement monumentales que nul ne doit s'étonner si au sein de notre population la personnification du ; en tant que symbole du Mal absolu se corporéise dans le Juif¹⁰⁷.

La méconnaissance de la grande masse en ce qui concerne l'essence intime du Juif, l'étroitesse d'esprit dépourvue d'instinct de nos classes supérieures, font que la population se retrouve facilement victime de cette campagne mensongère que mène le Juif.

Tandis que les classes supérieures, du fait de leur lâcheté innée, se détournent d'un être que le Juif attaque de la sorte par le mensonge et la calomnie, la grande masse, par bêtise ou naïveté, a pour habitude de tout prendre pour argent comptant. Cependant, les services de l'État soit s'enferment dans le silence, soit — ce qui est la plupart du temps le cas —, afin de mettre fin à la campagne de presse juive, s'en prennent à celui qui est injustement attaqué, ce qui aux yeux de cet âne qu'est un fonctionnaire apparaît comme la préservation de l'autorité étatique et la garantie de la tranquillité et de l'ordre publics.

Progressivement, la peur de l'arme marxiste de la Juiverie pèse comme un cauchemar sur le cerveau et l'âme des gens convenables.

On se met à trembler devant le terrible ennemi, devenant par là même sa proie définitive.

k – La domination du Juif dans l'État paraît maintenant si assurée qu'il peut non seulement se permettre de se désigner de nouveau comme Juif, mais aussi de révéler sans prendre de gants le sens ultime de sa logique ethnonationaliste¹⁰⁸ et politique. Une partie de sa race se revendique déjà très ouvertement en tant qu'entité étrangère, du reste non sans encore une fois mentir en faisant cela. En effet, lorsque le sionisme essaie de faire croire au reste du monde que la conscience ethnonationaliste de soi du Juif trouverait sa satisfaction dans la

¹⁰⁵ Hitler inverse la teneur de sa paranoïa vis-à-vis des juifs en l'imputant aux juifs vis-à-vis des aryens ;

¹⁰⁶ « Seele » ; dans son acception nazie, la substantialité génétique qui inspire les comportements des membres d'une communauté raciale définie.

¹⁰⁷ Voir « The Bedevilment of Jews among the Nazis », in Armin Lange *et al.*, *Comprehending and Confronting Antisemitism*, Berlin / Boston, de Gruyter, 2019, pp. 153-156.

¹⁰⁸ « völkisch ».

création d'un État palestinien, les Juifs pigeonnent à nouveau les imbéciles de goys de la façon la plus rusée. Ils n'ont absolument pas l'intention d'édifier un État juif en Palestine pour aller y habiter ; tout ce qu'ils souhaitent par contre, c'est un lieu structurel doté de ses propres droits souverains et soustrait à l'emprise des autres États afin d'organiser leur escroquerie internationale du monde : un lieu de refuge pour les fripouilles avérées et une haute école pour les crapules de demain.

C'est toutefois un signe non seulement de leur assurance grandissante mais aussi de leur sentiment de sécurité si, avec effronterie et sans détour à une époque où une partie d'entre eux se met encore hypocritement dans la peau de l'Allemand, du Français ou de l'Anglais, l'autre se revendique ouvertement de race juive.

À quel point ils envisagent déjà une victoire imminente, c'est ce qui ressort de la tournure épouvantable que prend leur relation avec les membres des autres entités ethniques.

Le jeune garçon juif aux cheveux noirs guette durant des heures, le visage rayonnant d'une joie satanique, la jeune fille sans méfiance qu'il souille de son sang, la déroband par là même à l'ethnie qui est la sienne¹⁰⁹. Par tous les moyens, il¹¹⁰ cherche à corrompre les fondements raciaux de l'entité ethnique qu'il veut assujettir. De la même façon qu'il s'attache à corrompre méthodiquement les femmes et les jeunes filles, il n'hésite pas, même à relativement grande échelle, à abattre les barrières du sang lorsqu'il s'agit des autres¹¹¹. Ce furent et ce sont encore des Juifs qui amènent le nègre sur le Rhin¹¹², toujours avec la même arrière-pensée et l'objectif bien précis de détruire, par l'abâtardissement qui forcément en résultera¹¹³, cette race blanche qu'ils exècrent, de la faire chuter de son piédestal culturel et politique, et d'asseoir sur elle leur domination.

En effet, une communauté racialement pure ayant conscience de son sang ne pourra jamais être assujettie par le Juif. En ce monde, il ne dominera éternellement que des bâtards.

Aussi s'emploie-t-il à rabaisser méthodiquement le niveau racial par un empoisonnement constant des individus.

¹⁰⁹ Sur tous les méfaits imputés aux juifs par les nazis et leur constante médiatisation par la propagande, voir l'ensemble des travaux de Ralph Keyzers.

¹¹⁰ Contrairement à ce que pourrait laisser penser cette maladresse stylistique, « il » ne se rapporte pas ici au « jeune garçon juif » mais désigne « le Juif » en général.

¹¹¹ Alors que, lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes — ce qu'a précédemment expliqué Hitler (cf. p. 17, dernier §) —, ils sont extrêmement vigilants à préserver la pureté de leur sang.

¹¹² Les troupes coloniales françaises ont fait partie du dispositif d'occupation de la Rhénanie ; voir à ce propos Jean-Yves Le Naour, *La Honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises*, Paris, Fayard, 2004, ainsi que les intéressants articles de Nicolas Beaupré, « Occuper l'Allemagne après 1918 », *Revue historique des armées*, 254 / 2009, pp. 9-19, et de Christelle Gomis, « Les troupes coloniales françaises et l'occupation de la Rhénanie », *Cahiers Sens Public*, 2 / 2009, pp. 69-79.

¹¹³ Fin février 1937, le régime nazi fera stériliser les « bâtards rhénans » (*Rheinlandbastarde*), autrement dit quelque 400 jeunes (certains auteurs vont jusqu'à 800) nés de relations sexuelles entre des Allemandes et des soldats des troupes coloniales françaises ; voir Reiner Pommerin, *Sterilisierung der Rheinlandbastarde*, Düsseldorf, Droste, 1979 ; Hans-Walter Schmuhi, *Grenzüberschreitungen. Das Kaiser-Wilhelm-Institut für Anthropologie, menschliche Erblehre und Eugenik 1927-1945*, Göttingen, Wallstein, 2005, pp. 291-299 ; Lionel Richard, *Nazisme et barbarie*, Bruxelles, Complexe, 2006, pp. 249-252.

Cependant, sur le plan politique, il commence à substituer à l'idée de démocratie celle de dictature du prolétariat.

Dans la masse telle qu'organisée par le marxisme, il a trouvé l'arme qui fait qu'il peut se passer de la démocratie et qui lui permet à la place d'asservir et de gouverner les populations avec une poigne brutale, dictatorialement.

Il œuvre méthodiquement à une double révolutionnarisation : économique et politique.

Grâce à son influence internationale, il tisse un réseau d'ennemis autour des peuples qui opposent à cette offensive intérieure une trop intense résistance ; il les pousse à s'engager dans des guerres et, pour couronner le tout, plante encore si nécessaire sur les champs de bataille le drapeau de la révolution¹¹⁴.

Sur le plan économique, il ébranle les États jusqu'à ce que les entreprises d'intérêt public, devenues non rentables, soient dénationalisées et placées sous son contrôle financier.

Sur le plan politique, il refuse à l'État les moyens nécessaires à son autoconservation ; il détruit les fondements de toute autoaffirmation et défense de la nation ; il réduit à néant la foi en la gouvernance ; il diffame l'histoire et le passé et traîne dans la boue tout ce qui est véritablement grand.

Sur le plan culturel, il pollue l'art, la littérature, le théâtre ; il tourne en dérision la sensibilité naturelle ; il culbute toutes les catégories du beau et du sublime, de l'harmonie et du bien, et en contrepartie embarque les individus dans la sphère de sa propre dépravation¹¹⁵.

La religion est tournée en ridicule, les bonnes mœurs et la morale sont présentées comme étant obsolètes, et ce jusqu'à ce que se soient effondrés les derniers piliers sur lesquels s'appuie une entité ethnique en lutte pour son existence en ce monde.

I – Alors débute la grande, l'ultime révolution. En conquérant le pouvoir politique, le Juif se dépouille des quelques voiles derrière lesquels il se cachait encore. Le Juif démocrate proche du peuple se transforme en Juif sanguinaire et tyran des populations. Il s'emploie à exterminer en peu d'années les représentants de

¹¹⁴ Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les Juifs sont non seulement accusés d'avoir fomenté le conflit pour ruiner l'Europe et la soumettre à leur domination, mais aussi d'avoir conduit l'Allemagne à la défaite en la « poignardant dans le dos » et en provoquant la révolution.

¹¹⁵ Le 19 juillet 1937 sera inaugurée à Munich l'exposition « Art dégénéré », ultérieurement montrée dans de nombreuses villes d'Allemagne ; voir T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 21-44 (avec la traduction de l'allocution d'ouverture d'Adolf Ziegler ainsi que du discours prononcé la veille par Hitler pour l'inauguration de la « Grande exposition d'Art allemand » qui présentait la production officielle du régime). Le guide de l'exposition „Art dégénéré” (32 pages) a été intégralement reproduit dans Peter-Klaus Schuster *et al.*, *Die „Kunststadt” München 1937. Nationalsozialismus und „Entartete Kunst*, Munich, Prestel, 1987, pp. 183-216 ; les pages 2-4 de ce catalogue (*Was will die Ausstellung „Entartete Kunst” ? / Que veut l'exposition art dégénéré ?*) ont été rendues accessibles au public français par T. Feral in *Anatomie d'un crépuscule*, Mazet-Saint-Voy, Tarmeye, 1990, pp. 248-250, de même que l'agencement des différentes sections à travers lesquelles pouvaient déambuler les visiteurs. À l'heure actuelle, la documentation la plus complète existant sur le sujet est celle de Stephanie Barron *et al.*, *Degenerate Art. The Fate of the Avant-Garde in Nazi Germany*, Los Angeles County Museum of Art, 1991 ; voir aussi Jean-Michel Palmier *et al.*, *Une Exposition sous le III^e Reich. L'Art dégénéré*, Paris, Bertoin, 1992.

l'intelligentsia nationale¹¹⁶ et rend les populations, de ce fait privées de leurs guides intellectuels naturels, mûres pour le sort des esclaves en permanence courbés sous le joug.

Le plus terrible exemple de ce type est offert par la Russie où il a tué ou fait mourir de faim avec une sauvagerie véritablement satanique et parfois dans d'inhumaines souffrances quelque trente millions d'individus¹¹⁷ afin d'assurer à une clique de plumitifs juifs et de gangsters de la Bourse leur mainmise sur un grand peuple.

Toutefois, cela n'aboutit pas seulement à la fin de la liberté pour les populations opprimées par le Juif mais aussi à la fin de cet ethno-parasite lui-même. Après la mort de la victime, c'est à son tour le vampire qui meurt tôt ou tard¹¹⁸.



Si nous passons en revue toutes les causes de l'effondrement allemand, celle qui reste comme ayant été ultime et décisive est l'absence de prise de conscience du problème racial et en particulier du danger juif.

Les défaites sur le champ de bataille en août 1918¹¹⁹ auraient été supportées sans aucune difficulté¹²⁰. Elles n'étaient rien en proportion des victoires de nos troupes¹²¹. Ce ne sont pas elles qui ont provoqué notre effondrement ; par contre notre effondrement a été provoqué par cette puissance qui, depuis de nombreuses décennies, avait préparé ces défaites en dépouillant méthodiquement notre communauté ethnique, tant au niveau politique que moral, de l'instinctivité et des énergies qui seules rendent capables les communautés ethniques d'exister et par là même leur en donne le droit.

Par sa négligence de la question de la préservation des fondements raciaux de notre entité ethnique, l'ancien Reich méprisait également l'unique droit qui en ce monde est générateur de vie¹²². Les entités ethniques qui s'abâtardissent ou se laissent abâtardir pêchent contre la volonté de l'éternelle Providence et leur déchéance causée par un plus fort n'est dès lors pas une injustice qui leur est faite mais tout

¹¹⁶ Voir note 35, p. 18 : *Intelligenz-Aktion*.

¹¹⁷ Voir à ce sujet : Sergueï Adamets, *Guerre civile et famine en Russie*, Paris, Institut d'études slaves, 2003, ainsi que : Jean-Jacques Marie, *La Guerre civile russe*, Paris, Autrement, 2005, et Nicolas Werth, *Les grandes famines soviétiques*, Paris, PUF, 2020.,

¹¹⁸ Pour comprendre comment les nazis envisagent la chose, il est indispensable de se reporter au développement de Johann Chapoutot in *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, ch. 10 et 11 ; voir aussi ce que ce brillant historien nous dit du théoricien SS de la colonisation de l'Est, Herbert Backe, dans *Libres d'obéir*, Paris, Gallimard, 2020, pp. 11-16 ; on se reportera également à l'excellent *Croire et Détruire* de Christian Ingrao, Paris, Fayard, 2010, chap. 7 et 8.

¹¹⁹ Offensive alliée d'Amiens/Montdidier (8 août 1918) puis de la Somme.

¹²⁰ Ce que démentent les études historiques ; le moral des soldats était au plus bas et la population ne supportait plus les conditions de vie catastrophiques dans lesquelles les confinaient les *Dioscures Hindenburg* et Ludendorff.

¹²¹ « *unseres Volkes* » ; *Volk* est à prendre ici au sens de *Kriegsvolk* (voir *Der Große Duden 7 : Etymologie*, 1963, p. 747 ; Dictionnaire *Sachs-Villatte Deutsch-Französisch* [1921], édit. 1963, p. 502 ; *Grand Dictionnaire allemand Grappin*, Larousse [1963], édit. 2007, p. 479).

¹²² Voir Sander Laurence Gilman et Steven Theodore Katz, *Anti-Semitism in Times of Crisis*, New York Univ. Press, 1991, pp. 228-231.

simplement le rétablissement de la justice¹²³. Quand une entité ethnique ne veut plus respecter les caractères propres à son essence dont l'a dotée la nature et qui sont enracinés dans son sang, elle n'a plus le droit de se plaindre de la perte de son existence terrestre.

Sur terre, tout est améliorable. Toute défaite peut devenir le père¹²⁴ d'une victoire ultérieure ; toute guerre perdue, la cause d'un relèvement ultérieur ; toute détresse, fertiliser l'énergie humaine ; et toute oppression est à même de faire naître les forces qui conduiront à une résurrection spirituelle¹²⁵ — tant qu'est sauvegardée la pureté du sang¹²⁶.

La pureté perdue du sang à elle seule détruit à jamais le bonheur intérieur, dégrade l'humain pour l'éternité, et ses conséquences ne peuvent plus jamais être éliminées du corps et de l'esprit.

Si on examine et compare tous les autres problèmes vitaux par rapport à cette unique question, on verra alors à quel point ils sont ridiculement insignifiants en regard de ce que celle-ci représente. Tous sont limités dans le temps — par contre, la question de la préservation ou de la non-préservation de la pureté du sang existera tant qu'il y aura des humains.

Toutes les manifestations de décadence réellement significatives de la période d'avant-guerre sont au final imputables à des causes raciales.

Qu'il s'agisse des questions de droit général ou des aberrations de la vie économique, des phénomènes de déclin sur le plan culturel ou des processus de dégénérescence sur le plan politique, des questions ayant trait à une éducation scolaire à côté de la plaque ou à une mauvaise influence exercée par la presse sur les adultes, etc..., on trouve systématiquement partout et toujours la non-considération des intérêts raciaux de sa propre communauté ethnique ou la non-clairvoyance envers un danger racial étranger.

Voilà pourquoi toutes les tentatives de réforme, toutes les œuvres d'entraide sociale et tous les efforts politiques, tout essor économique et tout accroissement apparent du savoir intellectuel n'ont pour autant eu aucun effet quant à la suite. La nation et l'organisme qui permet et préserve sa vie sur cette terre, l'État, ne s'en sont pas

¹²³ Cf. Johann Chapoutot, *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017, pp. 143-151.

¹²⁴ « *Jede Niederlage kann zum Vater [...] werden* ».

¹²⁵ Tout Allemand comprend à l'époque l'allusion aux « Guerres de libération » (*Befreiungskriege*,) qui avaient mis fin à l'occupation napoléonienne (voir Henry Bogdan, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Perrin, 2003, pp. 264-271) et que l'école et l'Université avaient érigées en un véritable mythe (cf. Joseph Rovani, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Seuil, 1999, p. 446).

¹²⁶ Cette dimension raciale apparaît déjà dans les *Discours à la nation allemande* de Johann Gottlieb Fichte (1807, édités en 1808) conçus pour exalter le sentiment national allemand : « *Il ébauche la théorie d'un État allemand totalitaire, maître naturel de l'Europe après avoir triomphé des prétentions françaises qui, elles, sont contre nature* » (Joseph Rovani, *Histoire de l'Allemagne*, op. cit., p. 446) ; en fait, Fichte base ses élaborations sur *La Germanie* de Tacite, référence par excellence des nationalistes teutomanes puis des germanolâtres racistes en raison des vertus que ce texte attribue à leurs aïeux, et surtout de ces deux passages : « *Quant aux Germains eux-mêmes, je les croirais indigènes, et qu'en aucune sorte ni l'établissement d'autres peuples, ni les relations d'hospitalité n'ont provoqué chez eux de mélange...* » ; *Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie, pour n'avoir jamais été souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même* (Tacite, *La Germanie*, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1962, pp. 70 / II et 72 / IV).

mieux portés intérieurement, au contraire ils n'ont pas cessé de dépérir à vue d'œil. Toute la prospérité illusoire de l'ancien Reich ne suffisait pas à dissimuler sa faiblesse interne et toute tentative pour réellement consolider le Reich échouait encore et encore, et ce pour la simple raison qu'on négligeait la question la plus essentielle.

Ce serait une erreur de croire que les partisans des différentes tendances politiques qui se penchaient tant bien que mal au chevet du corps communautaire allemand, voire même certains de leurs dirigeants, auraient été en soi des gens mauvais ou malintentionnés. Leur action était tout simplement condamnée à la stérilité du fait que, dans le cas le plus favorable, ils voyaient tout au plus les manifestations de la maladie qui nous affectait collectivement et tentaient de les combattre, mais faisaient preuve d'une totale cécité quant à l'agent pathogène. Quiconque suit méthodiquement le tracé de l'évolution politique de l'ancien Reich est forcé d'admettre — à examiner sereinement les choses — que même à l'époque de l'unification¹²⁷, et par là même de l'envol de la nation allemande, la décadence intérieure battait déjà son plein, et que, malgré tous les succès politiques apparents et malgré la richesse économique croissante, la situation générale se détériorait d'année en année¹²⁸. Même les élections pour le Reichstag¹²⁹ témoignaient par la progression des votants en faveur des marxistes¹³⁰ d'un toujours plus proche effondrement intérieur, et par suite également extérieur. Tous les succès des partis dits bourgeois¹³¹ étaient sans valeur, non seulement parce qu'en dépit des soi-disant victoires électorales bourgeoises ils étaient incapables de freiner l'amplification numérique de la déferlante marxiste, mais aussi et surtout parce qu'eux-mêmes portaient déjà en eux les ferments de la décomposition. Sans s'en douter, le monde bourgeois était déjà contaminé en son cœur même par les toxines putrides des conceptions marxistes et sa résistance émanait souvent plus de la rivalité de dirigeants ambitieux que d'un rejet fondamental d'adversaires décidés à en découdre jusqu'au bout. Durant ces longues années, il n'y en eut qu'un seul pour mener la lutte avec une constance inébranlable, et ce fut le Juif. Son étoile de David s'éleva toujours plus haut à mesure que s'amenuisait la volonté d'autoconservation de notre communauté raciale populaire.

Voilà pourquoi ce ne fut nullement un peuple résolu à l'attaque qui en août 1914 s'est élancé sur le champ de bataille¹³² ; ce qui s'est produit n'a été que l'ultime sursaut de l'instinct d'autoconservation national face à la progression de la paralysie pacifico-

¹²⁷ Voir Johann Chapoutot, « L'unification allemande et le Reich de Bismarck », in *Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 2017, pp. 45-50 (concis mais précis).

¹²⁸ Cf. Joseph Rovin, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Seuil, 1999, chap. XVII : « Le Deuxième Reich : 1871-1918. Un colosse au pieds d'argile », ainsi que Jean-Marie Flonneau, *Le Reich allemand de Bismarck à Hitler*, Paris, Colin, 2003.

¹²⁹ Le parlement national.

¹³⁰ Sur le mouvement socialiste : Franz Mehring, *Histoire de la Social-démocratie allemande de 1863 à 1891*, Paris, Les Bons Caractères, 2013 ; Anne Deffarges, *La Social-démocratie sous Bismarck*, Paris, L'Harmattan, 2013 ; Joseph Rovin *et al.*, *La Social-démocratie dans l'Allemagne impériale*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 1985 ; Jacques Pierre Gougeon, *La Social-démocratie allemande. De la révolution au réformisme 1830-1996*, Paris, Aubier-Flammarion 1998.

¹³¹ Parti conservateur allemand (*Deutschkonservative Partei*), Parti allemand du Reich (*Deutsche Reichspartei*), Centre catholique (*Zentrum*), Parti national-libéral (*Nationalliberale Partei*).

¹³² Hitler utilise ici le vieux terme *Walstatt* qui est apparenté à *Walhalla* et *Walküre* (walkyrie) et relève du répertoire mythologique de Richard Wagner ; cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, chap. 1, p. 11, où le *Führer* fait part de sa « fascination » pour le « Maître de Bayreuth ».

marxiste de notre corps communautaire. Du fait que même en ces jours fatidiques on ne sut pas reconnaître l'ennemi intérieur, toute résistance sur le front¹³³ ne pouvait qu'être en pure perte, et la Providence ne récompensa pas le glaive vainqueur mais suivit la loi de l'éternelle rétribution¹³⁴.

C'est sur la base de ce constat qu'en sont venus à prendre forme pour nous¹³⁵ les principes directeurs et l'orientation du nouveau Mouvement¹³⁶ qui, selon notre conviction, étaient seuls en mesure non seulement de mettre fin au déclin de la communauté raciale populaire allemande¹³⁷, mais également de

¹³³ « *aller äußere Widertand* » ; durant la Première Guerre mondiale, il était courant de s'exprimer par euphémismes lorsque l'on parlait de la situation sur le front ; l'adjectif *äußer* et l'adverbe *draußen* en faisaient partie ; cf. Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*, lors de la permission de Paul (chap. 7) : « *Habt ihr denn draußen genug, Paul ?* », lui demande sa mère à propos de la nourriture dans les tranchées ; puis : « *War es sehr schlimm draußen, Paul ?* », avant de lui déclarer : « *aber kürzlich war Hans Bredemeyer hier, der erzählte, es wäre jetzt furchtbar draußen, mit dem Gas und all dem andern.* » ; son père, pour sa part, « *möchte, daß ich etwas erzähle von draußen* » ; et cette question de son ancien professeur d'allemand qu'il croise dans la rue : « *Na, wie steht es draußen. Furchtbar, fruchtbar, nicht wahr ?* ».

¹³⁴ Concept biblique ; voir *Nouveau Testament*, fin de l'*Apocalypse de Saint Jean*, XXII/12 : « *J'apporte avec moi ma rétribution pour rendre à chacun selon ses œuvres* » ; sur la façon dont s'exprime ici Hitler, voir l'intéressante l'étude d'Andreas Musolff, *Metaphor, Nation and the Holocaust. The Concept of Body Politic*, New York, Routledge, 2010, pp. 1 - 42.

¹³⁵ « *Par „nous”, j'entends toutes ces centaines de milliers de gens qui au fond d'eux-mêmes aspirent à la même chose sans trouver individuellement les mots pour décrire ce dont ils rêvent intimement* » (*Mein Kampf*, chap. 12 de l'édition de référence, p. 363, l. 10-13) ; le chef charismatique (*Führer*) va les amener à concrétiser ce qu'ils n'auraient jamais osé envisager *de leur propre chef*.

¹³⁶ « *die neue Bewegung* » ; « *Mouvement* » est la notion privilégiée par le national-socialisme pour mettre en relief que Hitler, loin d'être le leader d'un quelconque parti politique traditionnel figé dans l'immobilisme de dogmes et de structures, représente le guide touché par la grâce (*Führer*) qui crée une dynamique mobilisatrice de toutes les énergies susceptibles de contribuer à la résurrection de l'Allemagne. (« *Die junge Bewegung ist keine Partei, sondern das sich wieder erhebende deutsche Volk* » / « *Le jeune Mouvement n'est pas un parti, mais la communauté raciale populaire allemande en plein redressement* » ; Discours de Hitler à Cologne, le 20 février 1933), quitte à adapter sa ligne idéologique et à agir au mépris de tout réalisme en fonction de son inspiration infaillible (cf. Christian Soboth, in Jürg Häusermann *et al.*, *Inszeniertes Charisma*, Tübingen, Niemeyer, 2001, pp. 134-135) ; Le *Führer* est habilité à avoir recours à des moyens extrêmes pour briser tous ceux qu'il perçoit comme étant susceptibles de faire obstacle au mouvement.(cf. T. Feral, *Justice et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 62-67).

¹³⁷ Dans son article « *L'Apocalypse de Jean* » (in Daniel Marguerat, *Introduction au Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 398), Élian Cuvillier explique que « *la conviction que le monde ancien est arrivé à son terme et que le monde nouveau est sur le point d'advenir* » appelle « *une intervention eschatologique de Dieu, qui jugera les impies et récompensera ses élus* ». C'est dans cette perspective que se place Hitler dans son délire ; simplement, comme l'avait fait remarquer le regretté Gérard Mendel (*La Révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968, pp. 223-287), la divinité qu'invoque le *Führer* pour justifier son intervention eschatologique est une projection de son alliance fantasmagorique avec une Mère-Nature toute puissante et impitoyable à l'égard du monde du Père, incarnation du pouvoir rationnel humain et de ses corollaires : pensée abstraite, pensée critique, pensée morale, pensée humaniste, pensée libérale, pensée démocratique, etc... Cf. p. ex. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939, p. 251-253 : « *Nous sommes à la fin du siècle de la raison, la souveraineté de l'esprit est une dégradation pathologique de la vie normale* » ; « *La conscience est une invention judaïque, c'est comme la circoncision, une mutilation de l'homme* » ; « *Tout acte a son sens, même le crime* » ; « *La Providence m'a désigné pour être le grand libérateur de l'humanité. J'affranchis l'homme de la contrainte d'une raison qui voudrait être son propre but ; je le libère d'une avilissante chimère qu'on appelle conscience ou morale, et des exigences d'une liberté* ».

créer le soubassement granitique sur lequel pourra un jour exister un État qui ne se présentera pas comme un mécanisme de préoccupations et d'intérêts économiques étranger à notre entité ethnique¹³⁸, mais comme un ethno-organisme¹³⁹:

un État germanique
de la nation allemande¹⁴⁰.

— Fin du chapitre 11 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / avril 2020

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**
T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf, T. Feral,
www.quatre.com, avril 2020

individuelle que très peu d'hommes sont capables de supporter. »

¹³⁸ La technocratie capitaliste entre les mains du « Juif international ».

¹³⁹ « *einen völkischen Organismus* ».

¹⁴⁰ Dans l'esprit allemand, État et Nation ne coïncident pas ; ne pas vivre dans l'État allemand ne signifie pas que l'on n'appartient pas à la Nation allemande ; la Nation allemande est présente partout où il y a des populations d'origine allemande (pour les nazis de « *sang* » allemand) ; cette conception de la Nation en tant que réalité sans limites frontalières justifiera l'impérialisme nazi (cf. Wolfgang Michalka, *Das Dritte Reich*, vol. 2, Munich, DTV / Dokumente, pp. 116-230).